

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

D/159/2-

5277  
343

# REVUE CANADIENNE



REVUE  
CANADIENNE

---

“ RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS ”

---

TROISIEME SERIE

---

TOME QUATRIEME

(XXVIe. DE LA COLLECTION)



MONTREAL  
BUREAU DE LA REVUE CANADIENNE

---

1891



# REVUE CANADIENNE

---

TROISIÈME SÉRIE.—TOME QUATRIÈME—XXVI DE LA COLLECTION.

---

---

## A NOS LECTEURS

---

Lorsque commença, il y a un quart de siècle, la publication de la *Revue canadienne*, ses fondateurs promirent d'en faire une œuvre religieuse patriotique et littéraire en rapport avec notre génie national et nos connaissances dans les lettres, les sciences et les arts. Pour atteindre ce but, ils firent appel au concours des écrivains canadiens dont la réputation était déjà faite, et à celui des jeunes hommes dont la réputation était encore à faire. Et, parmi ces derniers, plusieurs ne doivent pas regretter d'avoir répondu à cet appel.

On peut conclure de l'existence prolongée de la *Revue* que ses collaborateurs, à eux tout l'honneur, ont toujours su la rendre intéressante par la grande variété des questions qu'ils y ont traitées.

La *Revue* n'a pas changé son programme : comme ses fondateurs, elle promet, aujourd'hui, bon accueil à tous les travaux de nature à fixer l'attention des lecteurs, faire honneurs à leurs auteurs et à la *Revue*, par surcroît.

Observant avec plaisir la vieille coutume pourtant toujours jeune, car elle renaît chaque année, la *Revue* souhaite à ses lecteurs, ses collaborateurs, ceux de la plume et ceux de la casse, en un mot à ses amis, toutes les bénédictions et tous les biens désirable sen ce monde.

Lecteurs, collaborateurs, amis, on n'en doute pas, feront, en retour, les meilleurs souhaits pour la *Revue* : leurs souhaits seront d'autant meilleurs qu'ils travailleront davantage à propager

*La Revue canadienne.*

# HISTOIRE PHYSIOLOGIQUE ET CHIMIQUE

## D'UN

# FLAMBEAU OU BOUGIE DE CIRE

Conférence faite devant l'Union catholique de Montréal, le 30 novembre 1890, par le  
R. P. Jos. C. Carrier, C. S. C.

(Suite et fin)

Cependant durant l'élaboration du miel, certaines parties des sucres saccharins récoltés ne sont pas changés en miel, mais elles sont sécrétées, sous forme de petites plaques jaunâtres, solides et cassantes, à travers les anneaux de l'abdomen. Ce sont ces petites plaques qu'on nomme *cire* et qui servent à bâtir les alvéoles des rayons ou gâteaux apiaires, et que, plus tard, on fera fondre pour en faire des bougies ou des cierges. Ici, il est utile que je vous fasse observer que cette sécrétion est tout à fait différente, bien qu'elle en ait un peu l'apparence, d'une autre substance appelée *propolis* qui sert à clore hermétiquement toutes les issues des ruches, sauf l'entrée qui reste toujours ouverte. La *propolis* n'est pas une sécrétion de l'abeille, mais une sécrétion des plantes où les abeilles la cueillent au moyen de leurs mandibules et qu'elles mettent dans leurs corbeilles; quand elles sont arrivées dans leurs ruches, elles enlèvent ces sucres et en font, avec leur salive, une espèce de mastic dont elles enduisent tout l'intérieur de la ruche et bouchent soigneusement tous les trous. La *propolis* est une substance séreuse, rougeâtre, odorante ou balsamique. Elle se cueille généralement sur les saules, les peupliers et certains congénères. La formule chimique de la *propolis* est : C 12 H 22 O 11. Dans 100 parties, il y a 74.5 de carbone, 12 d'hydrogène et 13.5 d'oxygène.\* La *propolis*, comme d'ailleurs le sont toutes les résines, est soluble dans l'alcool, mais

pas du tout dans l'eau ; c'est ce qui la rend très propre à l'usage qu'en font les abeilles maçonnes, c'est-à-dire celles qui font et appliquent les enduits de cette nature dans l'intérieur de leur ruche, pour protéger la communauté, soit contre l'humidité et le froid qui leur sont très préjudiciables et même souvent mortels, soit contre l'invasion des nombreux ennemis du dehors qu'attire l'appât du miel. Cette utile distinction faite, je reviens à notre cire, qui, comme nous l'avons dit, est une sécrétion de l'abeille ouvrière elle-même, faite par une organe spécial logé dans l'abdomen, et provenant d'aliments liquides ou semi-liquides portés à la bouche par l'appareil assez compliqué qui l'entoure, surtout par la languette ou trompe, puis introduits dans le canal alimentaire.

On a cru pendant bien des siècles que la cire n'était autre chose que le pollen dont les ouvrières se nourrissent quelquefois, et qu'elles mettent le plus souvent en magasin dans certaines cellules à ce destinées. On disait que ce pollen était élaboré dans leur estomac et ensuite régurgité, par la bouche, sous forme de bouillie blanche ou véritable cire. Telle fut l'opinion de tout le monde, même des savants sans exception, jusque vers le commencement de ce siècle. Alors plusieurs naturalistes distingués, entre autre Réaumur, Bonnet, Hubert, Schwammerdam, firent de très exactes observations à ce sujet. Voici ce qu'ils observèrent : La cire est une véritable sécrétion et non une régurgitation : elle n'est pas produite par le pollen, mais bien par le miel : elle n'est pas sécrétée, comme le miel, par des glandes logées dans le premier estomac, mais dans le second au delà du pylore : puis, elle est expulsée du corps entre chacun des six anneaux qui composent l'abdomen des ouvrières, sous forme de petites lamelles jaunâtres, par une sorte de transsudation.

C'est avec ces lamelles de cire ainsi exsudées que ces mêmes abeilles ouvrières, dites *charpentières*, construisent leurs gâteaux ou rayons composés de cellules ou alvéoles hexagones à base pyramidale, adossés l'un à l'autre avec une précision étonnante, et destinés à servir de nids pour les larves et les nymphes et de magasins pour la colonie.

Pour faire notre *Bougie*, on s'empare donc des gâteaux ainsi habilement construits, après avoir extrait tout le miel qui y est contenu et tous les petits qui pourraient y être enfermés : puis on la prépare pour la mettre en œuvre. Pour obtenir la cire brute, dite aussi cire vierge ou cire jaune, on la fait simplement fondre dans



de l'eau bouillante, puis on la coule dans des vases de bois ou de terre. Cette cire jaune a un peu d'odeur et de saveur, propriétés qui lui viennent, ainsi que sa couleur, des matières étrangères qu'elle contient d'ailleurs en assez faible quantité. Mais elle les perd par le procédé chimique dit *blanchiment*.

Cette opération consiste, soit à imprégner la cire de gaz oxygène pur ou de chlore, soit à l'exposer, en forme de plaques minces, au soleil et à la rosée, soit (ce qui est plus expéditif et plus économique) à verser une petite quantité d'acide sulfurique du commerce et quelques fragments de salpêtre dans la masse de cire en fusion, en agitant le tout avec une spatule de bois. Le poids spécifique de la cire jaune est de 0.970, et celui de la cire blanchie de 0.965, c'est-à-dire, un peu moins pesante que l'eau. La composition chimique est : C 55 S C 52 O 3 + aqua ; et, sur 100 parties, il y en a 81 de carbone, 12 d'hydrogène et 7 d'oxygène. La cire jaune fond à 142° et la cire blanchie à 155° Fahrenheit. La cire est tout à fait insoluble dans l'eau à la température ordinaire, mais elle se dissout facilement et en toutes proportions dans les huiles, les graisses, l'éther et, en partie, dans l'alcool. En effet, l'alcool dissout un certain principe chimique appelé *cérine* : c'est un acide organique qu'on nomme acide *cérotique*, mais il ne peut dissoudre un autre principe chimique auquel on donne le nom de *myricine*, substance d'un blanc grisâtre qui fond à 60° centigrades. Je n'en dirai pas davantage sur cette substance parce que nous ne nous occupons pas du miel. Nous voilà maintenant en possession de la matière première du flambeau qu'on appelle *Bougie*. Voyons comment on la met en œuvre, c'est-à-dire comment on confectionne la bougie. Ce n'est là une opération ni longue ni difficile : vous allez d'ailleurs en juger. On la fabrique de deux manières, soit au moule, alors elle s'appelle *bougie moulée*, soit à la cuiller, elle prend, dans ce cas, le nom de *bougie à la cuiller*.

C'est ce dernier procédé que nos sacristains emploient et voici comment ils procèdent. Ils font d'abord fondre, dans une chaudière, une certaine quantité de cire jaune ou blanche et entretiennent la solution sur demi-feu ; près de la chaudière est une grande cuve ou baquet, ils suspendent au-dessus un plateau rond de moindre diamètre que le baquet sur le bord duquel ils fixent un certain nombre de clous ou brochettes d'où pendent autant de mèches de coton simplement tordues. Ils prennent ensuite, dans une grande cuiller, de la cire fondue qu'ils versent sur chacune des

mèches alternativement. En descendant le long des mèches, la cire se solidifie en partie par l'effet du refroidissement et adhère, par conséquent, à la tige dans toute sa longueur. Le surplus du liquide, s'il y en a, tombe dans le baquet. On répète cette simple et quelque peu primitive opération autant de fois qu'il est nécessaire pour donner aux bougies la grosseur voulue ; puis elles sont détachées et, encore molles, roulées sur une table bien unie pour leur donner du poli et de la consistance. Voilà notre *Bougie* faite et prête à être employée, comme flambeau, à l'éclairage de nos maisons et surtout de nos églises pour les cérémonies du culte.

Il ne nous reste plus qu'à voir comment la combustion se fait et ce qui en résulte. C'est, là, une longue série de phénomènes purement chimiques, c'est aussi la partie la plus intéressante de notre sujet, au moins sous le point de vue scientifique.

Que nous faut-il pour allumer notre *Bougie* ? Vous me répondrez tous : " Il faut une allumette chimique ". Bien, dit : cependant je vous ferai observer qu'une allumette chimique n'est pas absolument nécessaire pour produire une flamme : il y a une foule de substances et de procédés divers qui produisent ce phénomène d'illumination. Mais, va pour l'allumette chimique.

L'allumette (qui l'ignore ?) est un petit bâtonnet ou brin de bois tendre et résineux, généralement du tremble ou du sapin, enduit, à un bout ou aux deux bouts, d'une certaine composition qui prend feu par le frottement. C'est un vrai lucifer ou porte-lumière. Elle est dite chimique parce que cet enduit est une composition essentiellement chimique : parlons-en un peu. Disons, d'abord, qu'il y a plusieurs sortes d'allumettes chimiques : allumettes *soufrées*, allumettes *oxygénées*, allumettes *stéarines*, allumettes *phosphoriques amorphes*, allumettes simplement *phosphoriques*. C'est de ces dernières que nous allons nous entretenir un instant ; ce sont d'ailleurs les seules dont vous faites tous un usage journalier et, si elles ne sont pas les moins dangereuses, elles sont certainement les plus commodes et les plus économiques de toutes. Les allumettes soufrées ne peuvent être allumées qu'à l'aide du briquet battu sur un silex pour en faire jaillir une étincelle ; les oxygénées demandent un petit flacon pourvu de filaments d'amiante imprégnés d'acide sulfurique concentré qui enflamme l'allumette dès qu'elle est retirée du flacon ; les phosphoriques amorphes veulent, pour s'enflammer, une surface rugueuse formée de phosphore rouge, de dioxyde de manganèse et de sable fin : c'est pourquoi on donne à ces dernières le nom d'allu-

mettes de sûreté. Il en est à peu près de même pour les allumettes dites *véruviennes*; les *stéarines* ont le tort d'être cher et de graisser les doigts. Les allumettes phosphoriques, communément appelées allumettes chimiques, les seules en usage général à notre époque, consistent, comme je l'ai déjà dit, en une petite bûchette de bois tendre et léger dont on trempe l'un des bouts dans une espèce de pâte liquide où il entre toujours du phosphore, d'où leur vient le nom d'allumettes phosphoriques; mais leur composition varie assez notablement. En général, outre le phosphore, on trouve toujours dans cette pâte liquide, du soufre, du mucilage et du chlorate de potassium en proportions variables au choix des fabricants.

Le phosphore en est le principe combustible, tandis que les autres substances ne servent qu'à activer et prolonger la combustion en dégageant de l'oxygène. Mais comme le chlorate de potassium produit, en outre, un effet détonnant qui parfois est assez fort pour projeter des parcelles de matières enflammées, on a soin d'y joindre généralement du nitrate de potassium qui, tout en empêchant ce danger, fait brûler l'allumette tranquillement. Il est bon de se rappeler que le phosphore ordinaire est un violent poison; tandis que le phosphore rouge ou amorphe n'est pas malfaisant. C'est pourquoi les allumettes phosphoriques amorphes peuvent être placées, sans aucun danger, entre les mains des enfants, car elles ne peuvent ni s'enflammer facilement ni produire d'empoisonnements souvent mortels. Il n'en est pas de même des allumettes chimiques ordinaires: la coloration rouge, rose ou bleue qui se trouve au bout de l'allumette provient de minium ou de bleu de Prusse qu'on mêle à la pâte.

En frottant ces allumettes ainsi préparées sur un corps quelconque sec, dur et rugueux, la matière phosphorée prend feu en formant avec l'air atmosphérique de l'acide phosphorique; elle communique son inflammation au soufre et celui-ci enflamme le bois de l'allumette. Puisque le phosphore joue un rôle si essentiel et si considérable dans la confection des allumettes, étudions-le pendant quelques instants pour que nous en ayons au moins une idée suffisante et exacte. Le *phosphore* est un corps simple, un des 75 seuls éléments connus jusqu'à ce jour. Son poids spécifique est de 1.83, c'est-à-dire, presque deux fois plus pesant que l'eau distillée à son maximum de densité. A l'état parfaitement pur, il est translucide presque incolore, c'est-à-dire faiblement coloré, tirant sur le jaune tendre.

Dans le commerce, il accuse une teinte jaunâtre assez prononcée et devient rouge lorsqu'on l'expose à la lumière solaire. Le phosphore se présente facilement sous les trois états, solide, liquide et gazeux ; il est dur et cassant à 0° C, c'est-à-dire à la température de la glace fondante ; il se ramollit vite, tellement qu'il devient mou et flexible comme de la cire à la température ordinaire de nos étés, soit de 25 à 34° centigrades ; il fond à 44 C, et passe à l'état de gaz dans des vaisseaux fermés à 29° C., ce qui n'est pas une très haute température. Le poids spécifique de sa vapeur est de 4.35 comparée à l'air atmosphérique. Il ne se cristallise pas directement en passant d'un état à un autre, vu que ce passage se fait graduellement et non soudainement.

Il est bon de remarquer que le passage *graduel* d'un liquide à l'état solide est toujours un empêchement à la cristallisation. Cependant on peut obtenir des cristaux de phosphore en dodécahédrons réguliers d'une manière indirecte, c'est-à-dire par voie de dissolution en employant du bisulfure de carbone comme dissolvant. On ne trouve pas le phosphore (au contraire du soufre) à l'état naturel ou *natif*, comme l'on dit en minéralogie, mais toujours en composition, c'est ainsi qu'on le trouve dans les *guanos*, les *coprolites*, les *apatites*, les *pyromorphites*, les *wagnérites*, et surtout dans les os de tous les animaux. Comme cet élément se trouve en petite quantité dans tous les sols ou terres arables, il est absorbé par les plantes qui y croissent et s'emmagasine dans leurs graines. Les animaux, en se nourrissant de ces graines, s'assimilent le phosphore qu'elles contiennent : c'est ainsi qu'on le retrouve dans presque tous les solides et les liquides des êtres organisés, mais plus particulièrement et en bien plus grande quantité dans les os, le cerveau et l'urine. Certaines analyses d'os de bœuf, par exemple, ont donné plus de 58% de phosphate de chaux, et de 1 à 2% de phosphate de magnésie. La composition des os de l'homme à l'état adulte n'est pas différente de celle des os du bœuf.

Le phosphore est insoluble dans l'eau, mais il est facilement dissous par l'éther, l'alcool, certaines huiles fixes et volatiles, comme l'huile de térébenthine, de citron, etc., etc., et surtout par le sulfure de carbone et le chlorure de phosphore. Exposé à l'air libre, le phosphore prend vite feu à cause de sa très grande affinité avec l'oxygène, c'est pourquoi, dans les laboratoires, on le conserve dans des flacons remplis d'eau. Il prend feu par le moindre frottement ou s'il est chauffé à la température de 60° C, même à la tempéra-

ture ordinaire de l'air, il subit une combustion lente mais constante, qui se manifeste sous forme d'un léger nuage blanchâtre et ondulant qui se renouvelle incessamment et qui est lumineux dans l'obscurité.

Si vous enflamez une allumette phosphorique sur un mur, par exemple, par une nuit obscure, vous verrez, sur les traces laissées par l'allumette, une lueur qui reste assez longtemps, c'est-à-dire jusqu'à ce que le phosphore adhérent au mur ait complètement disparu, soit par combustion, soit par évaporation. C'est cette propriété d'émettre une luminosité qui a fait donner au phosphore le nom qu'il porte (*phos*, lumière, *phoros*, qui porte). Le phosphore ordinaire, variété appelée *alpha*, (A) est un poison très violent, et les brûlures qu'il occasionne sont, comme celles de l'acide fluorique, profondes et très difficiles à guérir : aussi faut-il se garder, avec grand soin, de son action délétère et ne le manier, à mains sèches, qu'avec la plus grande précaution de crainte qu'il ne s'enflamme soudainement, et que ses vapeurs ne causent de graves désordres dans les voies respiratoires et surtout dans les mâchoires : c'est ce qui malheureusement arrive très fréquemment aux ouvriers employés dans les fabriques d'allumettes phosphoriques ordinaires. C'est pour éviter tous ces dangers que beaucoup de gouvernements ont fait des lois très sévères défendant la fabrication d'allumettes non-amorphes.

On obtient le phosphore amorphe ou phosphore rouge, qui est la variété *bêta* (B), très facilement : on n'a, pour cela, qu'à faire chauffer, pendant plusieurs heures, le phosphore ordinaire à une température comprise entre 230 et 250° C dans un gaz qui n'a pas d'action chimique sur lui, comme, par exemple, dans le gaz oxide carbonique. L'action de ce degré modéré de chaleur lui fait prendre, petit à petit, une couleur rouge de chocolat et lui enlève en même temps toute propriété toxique et toute odeur. Dans cet état allotropique, il ne s'oxide pas facilement à l'air et, par conséquent, il n'est pas susceptible de s'enflammer spontanément, ni d'empoisonner le sang en le privant de son oxigène, aussi peut-on le manier, l'introduire dans la bouche ou le porter dans la poche impunément. Le phosphore amorphe ne peut pas être chauffé au-dessus de 250 à 260° C. sans passer à l'état liquide et, chose étrange, arrivé à ce point, il revient à la condition non-amorphe, c'est-à-dire au phosphore ordinaire et la garde à toute température plus élevée. Mais en voilà assez sur le grand et le plus important ingrédient de nos allumettes chimiques ordinaires. Si, maintenant, prenant une de ces allumettes

chimiques phosphoriques, on la frotte légèrement mais rapidement sur une surface quelconque, sèche, dure, un peu rugueuse, la matière phosphorée prend feu soudainement accompagné d'une petite détonation, comme un feu d'artifice en miniature. Le phosphore, se combinant instantanément avec l'oxygène de l'air, forme un composé qui est, lui aussi, toxique : aussi est-il bon de ne pas se mettre sous le nez, les allumettes en première ignition. On donne à ce composé le nom d'acide phosphorique *anhydre*. La matière phosphorée en ignition activée, comme elle l'est, par le chlorate de potassium, le bi-oxyde de manganèse et le minium qui abandonnent alors une partie notable de leur oxygène, communique, ainsi que nous l'avons déjà vu, son inflammation au soufre et le soufre au bois tendre et sec de l'allumette, ce qui nous donne un temps suffisant pour allumer notre bougie de cire. La voilà enflammée : mais comment cela s'est-il opéré ? Il faut d'abord se rappeler que notre bougie de cire se compose de deux parties très distinctes : une mèche en coton non tressée simplement tordue, la cire plus ou moins pure qui entoure cette mèche. Ces deux matières sont combustibles à des degrés différents, mais la première est seule inflammable ce qui vient de sa nature végétale.

L'allumette en vive ignition, mise en contact avec le bout supérieur sec de la mèche de la bougie, l'enflamme aussitôt ; toute la mèche serait bien vite consumée, si sa combustion n'était ralentie et arrêtée par l'amas de cire qui l'entoure dans toute sa longueur, qui ne brûle pas par elle-même et qui ne se consume, à l'aide d'une substance végétale, que difficilement et lentement vu sa nature animale. Ici, admirez ce qui va se produire. Aussitôt que la mèche, est allumée, la chaleur que la combustion dégage établit un courant d'air entre le siège de la chaleur et les strates de l'atmosphère environnante. Ce courant d'air, de bas en haut, tient les bords de la bougie refroidis, tandis que, vers le centre où est la mèche enflammée, la cire, qui s'y trouve, se fond petit à petit et se consume lentement et uniformément, produisant, par le fait même, une concavité en forme de petit godet dont les rebords élevés empêchent l'excès de la cire en fusion de s'écouler le long de la bougie. Pour cela, il faut que l'air environnant soit tranquille ; car, s'il en était autrement, c'est-à-dire si la flamme était tourmentée, on verrait bien vite un des rebords de la bougie se fondre plus rapidement que les rebords opposés ; alors il s'établirait une issue par où s'écoulerait incessamment le liquide en fusion et, tout en formant des dépôts le long de ce côté

de la bougie, il produirait, de l'autre côté, des élévations en forme de crête ou d'échancrure. Ce même accident arriverait aussi si la mèche n'occupait pas le vrai centre de la bougie, c'est-à-dire s'il y avait plus de cire d'un côté de la mèche que de l'autre, et encore si la bougie n'était pas tenue dans une position verticale ; car, la flamme elle-même, dans l'air tranquille, prend et garde toujours cette direction. Plus la cause ou les causes de cet effet, sinon désastreux du moins disgracieux, durent, plus le mal augmente par l'accumulation constamment croissante de cire fondue déposée, par le refroidissement, le long d'un des côtés de la bougie. Cependant comme l'accumulation d'une certaine quantité de la cire fondue dans le godet ou concavité de la bougie, limite, par degrés presque insensibles, la combustion de la mèche par mode d'extinction de la flamme à sa partie inférieure, il s'ensuit que, lorsqu'il se fait un déversement du liquide qui toujours à l'état normal remplit presque le godet, la flamme se trouve, par là même, considérablement augmentée en s'emparant d'une plus grande étendue de la mèche qui ne se trouve plus, pour le moment, immergée dans la cire liquide. Mais, d'un autre côté, le liquide, en s'écoulant, s'est condensé par le refroidissement et s'est, pour ainsi dire, figé le long de la bougie. Ces dépôts formeront des colonnettes lorsque la chaleur de la flamme les atteindra, car il est évident que la chaleur fondra plus vite aux endroits où il y aura une moindre épaisseur de cire et où la distance du centre est plus grande. C'est ce qu'il faut avoir soin d'éviter par motifs d'économie, de propreté, d'esthétique, soit en tenant la bougie dans une position verticale, soit en empêchant des courants d'air qui feraient incliner la flamme plus d'un côté que de l'autre, et, pour cela, on n'aurait qu'à entourer la bougie d'un petit globe de verre soutenu par une galerie assujettie à la bougie et pouvant s'élever ou s'abaisser à volonté. La chaleur de la mèche enflammée, non-seulement fait fondre la cire qui remplit constamment plus ou moins complètement le godet ou concavité, mais aussi cause l'ascension graduelle, le long de la mèche, d'une petite partie de la cire liquéfiée qui est brûlée au contact de la flamme, et qui, par là même, entretient et régularise la combustion tout en produisant une notable augmentation de chaleur et de lumière et en empêchant que la mèche ne brûle ou ne se consume plus bas qu'il ne faut. Admirable exemple d'ajustement ou d'équilibre entre les parties contingentes qui se limitent et se régularisent l'une l'autre, et n'envahissent pas plus qu'il ne faut le domaine de l'une et de l'autre.

Mais si l'ascension du liquide, le long de la mèche, se faisait trop rapidement et en trop grande quantité, la flamme diminuerait et pourrait même finir par s'éteindre tout à fait. Il faut donc que le volume de la mèche soit proportionné à celui de la cire qui l'entoure pour produire l'effet d'illumination désirable. Venons-en, maintenant, à la combustion : c'est là, peut-être, le plus important et le plus intéressant de notre sujet. Voyons ce que c'est que la combustion, comment elle se fait et ce qui en résulte. Nous allons faire un peu de chimie pratique. La combustion, dans le sens ordinaire du mot, est cette action chimique qui, dans les combinaisons, dissipe les matières combustibles avec dégagement de chaleur, de lumière et probablement d'électricité. La combustion, dans le sens entendu par les chimistes, a un caractère plus général : elle s'entend de toute action chimique, vive ou lente avec évolution plus ou moins évidente et rapide de chaleur et de lumière, qui résulte dans les combinaisons avec un constituant ou tous les constituants de l'atmosphère gazeuse ambiante, ou avec quelques autres éléments d'une nature comburante. Dans le premier sens, la combustion est toujours l'union directe et énergique d'un corps combustible en présence de l'oxygène, c'est ce qui a lieu très généralement. Dans le second sens, le support de la combustion peut être tout autre que l'oxygène ; c'est ainsi que le phosphore, l'arsenic, l'antimoine, etc., brûlent dans le chlore à la température ordinaire ; que l'hydrogène, le fer, le cuivre, etc., se consomment dans la vapeur de soufre fortement échauffée. Pour le chimiste, que le bois brûle avec violence à l'air libre dans nos fournaies, ou qu'il se décompose lentement sans presque aucun dégagement sensible de chaleur et de lumière, dans nos bois humides ou même sous l'eau, phénomène appelé *éremacausis* ; que le fer brûle vivement dans l'oxygène pur ou qu'il se décompose lentement dans un atmosphère humide, formant ce que l'on nomme *rouille* en langage vulgaire, ou *peroxide de fer hydraté* dans le langage des chimistes, tout cela est combustion. Ajoutons que dans toute combustion, il y a combinaison entre les différents corps présents, c'est-à-dire changement absolu et radical des diverses propriétés physiques de ces mêmes corps en combustion. C'est en cela principalement que consiste la différence que l'on distingue entre la combustion et l'ignition : car, dans cette dernière action, il ne s'opère pas de combinaison et il y a, en outre, un dégagement notable de chaleur et de lumière qui est toujours ou rouge-brun, ou rouge-cerise, ou rouge-blanc. La combustion se distingue aussi de l'inflammation



où cette dernière produit toujours une lumière très apparente et considérable sans aucun changement chimique. Voilà des distinctions qu'il était utile de faire afin de ne pas confondre des termes qui sont loin, strictement parlant, d'être synonymes, ainsi que nous venons de le voir.

Mais tenons-nous-en à la combustion telle qu'on l'entend généralement et telle qu'elle a lieu, par exemple, dans notre bougie en ignition. Les corps les plus combustibles sont, parmi les liquides, toutes les huiles soit végétales, soit animales, soit minérales, comme celles de colza, d'olive, de thérébenthine, de lard, de baleine, de pétrole, etc., etc., et parmi les solides, tous les bois, tous les suc résineux ou ciriers, le *myrica cerifera* des botanistes, la cire végétale, la paraffine, la stéarine, et une foule d'autres substances, tant du règne végétal que du règne animal, et même quelques-unes du règne minéral, telles que le soufre, le phosphore et jusqu'au diamant lui-même qui brûle et se consume dans un flacon plein d'oxygène pur, après avoir été préalablement chauffé au moyen du chalumeau à gaz oxygène, jusqu'à l'incandescence.

Après avoir défini la combustion, voyons maintenant comment elle se fait dans notre bougie, comment d'ailleurs elle s'opère dans tous les corps comburants.

Pour produire la combustion et, partant, l'inflammation dans de bonnes conditions, il faut : 1° que notre bougie soit déposée, soit sur un chandelier, soit sur tout autre appareil dans une *position verticale* ; 2° que l'air environnant soit tenu à l'état de repos ou de calme. Cela fait, on approche de la mèche de coton qui dépasse en haut un peu la cire dont elle est enveloppée comme d'un enduit d'une épaisseur exacte et uniforme dans toute sa longueur, un corps quelconque en ignition, une allumette, par exemple. Le corps igné communique vite sa flamme à la mèche qui ensuite brûle d'elle-même, alimentée et régularisée, comme on a dit tout à l'heure, par la cire qui l'entoure, jusqu'à complète destruction de toute la bougie, qui alors nécessairement s'éteint faute absolue de combustible. Voyons de près cette flamme et essayons de l'analyser. On voit, d'abord, qu'elle nous présente la forme d'un cône plus ou moins allongé dont la base arrondie et un peu déprimée plonge par son extrémité inférieure dans la petite masse de cire en fusion contenue dans la dépression qu'elle-même cause par sa propre chaleur et qui, tout en l'alimentant d'une manière régulière, économique et continue par cette force qu'on appelle attraction capillaire, empêche la mèche enflam-

mée de brûler trop rapidement jusqu'au bas en l'éteignant partiellement, graduellement et continuellement. C'est ainsi que la portion de la mèche en ignition se consume lentement à son bout supérieur, et est éteinte constamment à sa partie inférieure qui se trouve immergée dans la cire fondue. C'est là une opération merveilleuse qui démontre, une fois de plus, que la nature, en mère toujours sage et prévoyante, sait, sans jamais se tromper parce qu'elle a pour auteur Celui qui joint à sa toute-puissance une infinie sagesse, adapter les moyens convenables pour atteindre des fins très utiles à l'économie générale et au bien-être de l'homme en vue de qui toutes les choses de ce monde ont été créées.

Mais revenons à notre flamme ; elle se compose, ainsi que vous pouvez facilement vous en convaincre en la regardant attentivement de près, d'un petit cône noir dans son centre : cette partie noire n'est autre chose qu'un gaz inflammable composé d'hydrogène et de carbone que n'atteint pas l'oxygène de l'air et qui, par conséquent, ne brûle pas. Ce cône noir n'existe pas dans la flamme de la lampe d'Argant, parce que cet inventeur ingénieux a imaginé et fabriqué une mèche de forme cylindrique qui admet un courant d'air tout autour d'elle intérieurement et extérieurement, ce qui n'a pas lieu dans nos mèches solides ordinaires. Autour de ce cône noir qui enveloppe le bout de la mèche calciné et non consumé, il y a un autre cône d'une lumière et d'une chaleur intense. C'est là, proprement dit, le vrai foyer de la flamme.

Voyons un peu comment cela s'opère. Je vous ai déjà dit que la cire, le combustible en question, est d'abord fondue puis attirée et enfin vaporisée par l'action directe de la chaleur de la mèche enflammée. Cette vapeur hydro-carbonée s'amoncelant autour du bout de mèche calciné, est trop épaisse pour être complètement atteinte par l'oxygène de l'air qui constitue, ici du moins, le seul support de la combustion. Ce gaz ne peut atteindre que la couche extérieure de la vapeur condensée composée de carbone et d'hydrogène : mais l'oxygène n'attaque pas le composé gazeux avec le même degré de force, car il a plus d'affinité avec l'hydrogène qu'avec le carbone. Il s'ensuit naturellement que, saisissant rapidement l'hydrogène de la vapeur condensée noire, il brûle avec elle produisant une chaleur très grande mais une lumière assez faible et tirant sur le bleu. Toutefois, au même moment, les particules fortement échauffées de carbone étant libérées, s'échappent et passent à travers la flamme hydro-oxygénée et lui communiquent une intensité de lumière blan-

che qu'elle n'aurait pas sans lui; mais ces particules lumineuses de carbone ne font que passer à travers la flamme oxy-hydrogène sans y être consumées et arrivent à l'extérieur où elles rencontrent de l'oxygène pur, l'oxygène de l'air avec lequel elles forment un composé qui n'est autre que le dioxyde de carbone, vulgairement appelé acide carbonique, qui est toujours et partout un des constituants de l'air atmosphérique dans la proportion moyenne et normale de 4 parties sur 10,000. Cela forme un troisième cône, appelé le "*man-teau*," d'une luminosité et d'une chaleur moindres que le précédent. On remarque que, vers la base bombée de ce troisième cône, la flamme prend une teinte bleuâtre et perd de son éclat: cela tient, sans doute, à l'abondance, vers ce point, de l'oxygène qui brûle simultanément et l'hydrogène et le carbone de la vapeur concentrée inflammable du centre. Si, par un moyen mécanique comme, par exemple, en promenant ou agitant vivement la flamme d'une bougie dans l'air libre, on accumule de l'oxygène, on voit tout de suite que la flamme perd de sa puissance d'illumination et devient bleuâtre de blanche qu'elle était auparavant, tout en gagnant en force calorifique. Voilà donc comment se fait la combustion dans notre *bougie de cire* et quelle est la structure de la flamme qu'elle émet.

Voyons, en dernier lieu, quels sont les produits et le résidu de cette combustion: pour cela, deux mots suffiront. Ce serait une erreur grossière de supposer que la combustion, ou tout autre agent soi-disant destructeur, pût anéantir quoique ce soit dans la nature. L'indestructibilité de la matière est tout aussi impossible aux forces de la nature que sa formation du néant. L'homme n'a jamais annihilé et n'annihilera jamais la moindre particule de matière. Il n'appartient absolument qu'à Dieu seul, qui a tiré toutes choses du néant, de les rendre à la condition de non-être. Vous prenez une paille légère, très sèche, vous y mettez le feu: en moins d'une seconde elle est réduite, semble-t-il, à rien. Détrompez-vous: vous n'avez rien détruit, absolument rien, et il y a exactement autant de matière après la combustion qu'auparavant. Vous n'avez fait subir au brin de paille qu'une désorganisation, ou une altération dans l'arrangement de ses ingrédients constitutifs: voilà tout. Il y avait dans cette festicule de chaume un nombre déterminé d'atomes d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, de fer et d'autres matières minérales, le tout sous une forme concrète. Par l'effet de la combustion, l'oxygène et l'hydrogène ont été restitués à l'air sous la forme de vapeur blanche, le carbone, en partie, sous forme d'acide carbonique à l'état de

gaz et une autre partie, à l'état solide sous forme de petites parcelles noires, s'est dissipée dans l'air en légère fumée; il n'est resté qu'un peu de cendres où se trouvent toutes les matières minérales que contenait le brin de paille : fer, silice et bien d'autre minéraux encore qui donnent à la paille sa consistance et sa rigidité, qui même fait une coupure au doigt comme le ferait un rasoir, lorsque l'on essaie de la rompre, surtout la paille ou chaume triangulaire de ces plantes marécageuses appelées laiches; le fer lui donne la consistance et le silice, sous forme de très petites spicules, cause la coupure. Je reviens à mon sujet.

La combustion de notre bougie, tout en la désorganisant complètement, n'a détruit, cependant, aucun de ses éléments constitutifs : on les retrouve très intégralement, comme dans notre brin de paille, en nombre et en poids exactement les mêmes sous une forme ou sous une autre, simples ou composés. Absolument rien n'a disparu, excepté la forme et les autres propriétés physiques de la bougie qui, naturellement, n'existent plus ou n'existent que sous d'autres combinaisons opérées par le fait de la combustion.

Voyons ce que les divers éléments de la cire et de la mèche de coton (seules matières en combustion) sont devenues. Le coton n'est autre chose que de la cellulose dont la formule est :  $C_{18}H_{30}O_{15}$  formant un poids atomique de 486 comparé au poids d'un atome d'hydrogène, c'est-à-dire qu'une molécule de cellulose pèse 486 fois plus qu'un atome de cet élément qui est pris pour terme de comparaison pour tous les éléments. La cire contient les mêmes éléments que la mèche, mais en nombre d'atomes différents : la formule de la cire étant, comme nous l'avons dit au commencement de cette conférence,  $C_{55}H_{52}O_3$ . Ces deux substances combustibles, brûlant en présence et par l'action directe de l'oxygène, doivent concourir, il est évident, à produire de l'eau sous la forme de vapeur et de l'acide carbonique. On démontre la production de l'eau en tenant, au-dessus de la flamme, une cloche froide et sèche : l'on voit bientôt cette cloche se ternir de plus en plus par les particules de vapeur d'eau qui adhèrent à ses parois; on démontre la présence de l'acide carbonique, qui est l'autre produit de la combustion, en jetant dans cette même cloche un peu d'eau de chaux. Si on agite cette eau de chaux qui est claire comme du cristal, on la voit bientôt se troubler et prendre une apparence laiteuse. Cependant tout le carbone n'entre pas en combinaison avec l'oxygène pour produire ce dioxyde dont nous venons de parler, attendu que la combustion ne se fait

qu'imparfaitement. Une portion de carbone plus au moins notable reste à l'état naturel, c'est-à-dire non-combiné. Une partie de ce carbone, que le manque d'oxygène n'a pu oxyder, ni autrement altérer, s'échappe sous forme de petites lamelles ou filets minces d'une odeur empyreumatique de couleur noirâtre et luisante et d'une saveur amère, et est entraînée dans le courant d'air que crée la chaleur de la combustion, et forme la portion la plus considérable de la fumée, c'est la *suie* qu'il est facile de recueillir. Il ne faut pour cela que placer, un peu au-dessus de la flamme, une plaque de verre, et bientôt elle noircira et formera une couche plus ou moins épaisse de ce que l'on nomme noir de fumée, qui est presque du carbone pur. Je dois, toutefois, faire remarquer que la bougie de cire produit beaucoup moins de suie que les huiles et les autres corps gras, tels que le camphogène, la térébenthine, la poix, le goudron, etc. L'autre partie du carbone non-combinée, que seule la mèche de coton fournit, se présente à l'état de calcination au bout de la mèche en ignition : c'est tout simplement du charbon.

Il me resterait à traiter de la nature et des propriétés physiques et chimiques de chacun des produits de la combustion, que je viens d'énumérer ; mais cela nous entraînerait trop loin, et prolongerait cette conférence outre mesure. D'ailleurs, il me semble que l'intérêt qui s'attachait à notre *Bougie* n'a plus raison d'être, puisque la voilà maintenant toute fondue, toute consumée, toute disparue en tant du moins que corps spécifique distinct de tous les autres corps.

J. C. C.

# ETABLISSEMENT DES SŒURS DE CHARITÉ

A LA RIVIERE ROUGE.

---

*(Suite et fin.)*

Le 19 avril 1843, l'évêque de Québec écrivit de nouveau à Sa Grandeur Mgr Provencher pour répondre à sa lettre du 2 janvier, qu'il venait de recevoir.

“ J'ai reçu, il y a quelques jours, votre lettre du 2 janvier dernier dans laquelle il est surtout question de votre projet d'avoir des sœurs de Saint-Joseph pour votre mission, et de l'assistance que Mgr Loras, évêque de Dubuque, veut vous prêter pour vous aider à la réaliser.

“ Aussitôt après la réception de votre lettre, je n'ai eu rien de plus pressé que d'écrire à ce bon évêque que vous acceptiez, et moi aussi, ses offres de service ; que je le priais de vouloir bien se charger des frais de voyage de trois ou quatre Sœurs qui vous seraient destinées dans le cas où l'association de Lyon ne pourrait pas le faire, sauf à moi de le rembourser par une traite sur quelque ville de l'Union, et que vous enverriez quelqu'un, au mois d'août au plus tard, à la rivière Saint-Pierre pour conduire de là les religieuses qu'il aurait obtenues pour vous. J'ai écrit en même temps à la supérieure de Saint-Joseph pour la prier, en votre nom et au mien, de vouloir bien faire part à la mission de rivière Rouge de quelques-unes de ces bonnes Sœurs.

.....  
“ A présent que vous avez l'espoir d'avoir ces bonnes Sœurs de la France, un voyage du côté du Kentucky vous serait inutile ; cependant le voyage, que je vous proposais de faire au Canada à la suite de votre expédition au Kentucky, ne le serait pas autant.

.....  
“ On pourrait profiter de la circonstance pour examiner s'il ne

serait pas à propos d'ériger votre district en diocèse indépendant, comme il est question de le faire pour la Colombie.

.....  
 L'invitation de l'évêque de Québec à se rendre en Canada pour y traiter d'affaires importantes pour ses missions, décida Mgr Provencher à entreprendre ce voyage. Il n'avait pas encore reçu de nouvelles de Mgr Loras au sujet des religieuses, néanmoins il avait tellement confiance que cette démarche de l'évêque de Dubuque serait couronnée de succès, qu'il prit des mesures pour faire conduire les Sœurs à la rivière Rouge au mois d'août, si elles étaient arrivées de France.

Après avoir réglé les choses pour que la mission ne souffrît pas trop de son absence, Mgr Provencher partit de Saint-Boniface le 19 juin avant midi. La caravane qui le conduisait suivit le chemin à travers les prairies du Minnesota pour aller atteindre le Mississippi au-dessus de la chute Saint-Antoine.

Après une marche lente mais sans accidents, la caravane arriva sur les bords de cette rivière le 22 juillet, à un endroit près de l'embouchure de la rivière des Sakes. Il fut difficile de traverser le Mississippi qui était très haut. De là, la caravane suivit la rive gauche de la rivière jusqu'à la chute Saint-Antoine où elle arriva le 29 juillet. Mgr Provedcher se rendit, le même soir, à Saint-Paul, où il dit la sainte messe, le lendemain, 30 juillet. Le 2 août, arriva à Saint-Paul un bateau à vapeur qui devait repartir le même jour pour Saint-Louis. Cette heureuse coïncidence fournit à Mgr Provencher l'occasion de hâter son voyage: il fut heureux d'en profiter. Le bateau arriva à Dubuque le 4 août; il devait s'arrêter, là, quelques jours. Cette ville était le siège épiscopal de Mgr Loras. C'était là que Mgr Provencher espérait rencontrer les religieuses; il avait hâte de connaître le résultat des démarches qui avaient été faites à Lyon, l'année précédente. Il se fit conduire à l'évêché où Mgr Loras le reçut avec la plus grande cordialité et toute la politesse française, mais il eut la douleur de lui annoncer que la supérieure générale des sœurs de Saint-Joseph, à Lyon, avait donné une réponse négative à sa demande de trois religieuses pour la rivière Rouge. C'était un grand désappointement pour Mgr Provencher, qui arrivait avec une pleine confiance qu'il avait trouvé, dans cette communauté, ce qu'il cherchait depuis si longtemps.

Mgr Loras arrivait du concile de Baltimore: il avait amené avec lui cinq religieuses d'un Ordre enseignant et il en attendait qua-

torze autres. Ce bon évêque offrit à Mgr Provencher de lui en céder trois ; malheureusement elles ne parlaient pas un mot de français : c'était un grand inconvénient pour la rivière Rouge ; néanmoins celui-ci répondit qu'il les accepterait dans le cas où il n'en pourrait trouver ailleurs parlant français. Mgr Provencher reprit le bateau, le 9 août, en route pour Saint-Louis. Il arriva devant cette ville le 13 au soir, trop tard pour débarquer. Le lendemain, il se fit conduire à l'archevêché, d'où l'archevêque et son coadjuteur étaient absents.

A sept milles de la ville, les sœurs de Saint-Joseph avaient un établissement florissant. L'évêque de Saint-Boniface voulut le visiter et profiter de l'occasion pour faire une nouvelle tentative auprès de cette communauté, qui lui paraissait bien convenir à ses missions. Mais il eut beau exposer à ces religieuses le besoin pressant d'avoir des institutrices, elles ne purent accéder à sa demande et il dut songer désormais à frapper ailleurs. Il écrivit, sur le champ, aux gens de sa caravane de ne pas attendre plus longtemps et de repartir pour Saint-Boniface aussitôt qu'il seraient prêts.

Tous ces échecs entraient dans les desseins de la Providence pour conduire ce digne évêque à la porte de la communauté que Dieu voulait à la rivière Rouge. Avant de laisser Saint-Louis, Mgr Provencher visita la ville et ses nombreux établissements religieux : l'université des jésuites, les asiles, les hôpitaux, le couvent des religieuses du Sacré-Cœur. La vue de toutes ces institutions florissantes faisait sur le pauvre évêque missionnaire l'effet d'une table chargée de mets délicieux devant un affamé qui ne pourrait y toucher.

Comblé de politesses, il quitta la ville, le 22 août, en compagnie de plusieurs RR. PP. jésuites qui se rendaient à Cincinnati pour l'ouverture des classes de leur collège.

En passant à Louisville, dans le Kentucky, Mgr Provencher s'arrêta un moment pour saluer Mgr Flaget à qui il avait demandé des amantes de la Croix. Ignorant quelle communauté la Providence lui destinait, il ne voulut passer à la porte d'aucun couvent sans aller lui-même présenter humblement sa demande. L'évêque de Québec lui avait dit de stimuler les Sœurs du Kentucky. Les amantes de la Croix avaient une maison à Louisville, il alla comme on le lui avait recommandé, exposer le bien que des religieuses avaient à faire dans ses missions et l'embarras dans lequel il était pour trouver des institutrices. Ces Sœurs lui répondirent qu'elles étaient



trop peu nombreuses pour aller fonder une mission à une pareille distance.

Monseigneur quitta Louisville le 24 août pour Cincinnati, où il arriva le 28. Il y avait, dans cette ville, une communauté de religieuses originaires de la Belgique et dont la maison-mère était à Namur. On lui conseilla de s'adresser à cette communauté. La supérieure accueillit bien la demande de Mgr Provencher; toutefois elle lui dit qu'elle n'avait pas, dans la maison, assez de sujets pour lui en donner immédiatement, mais que, si Sa Grandeur le désirait, on pouvait écrire à Namur, où, assurément on ne lui refuserait pas des religieuses pour sa mission.

Mgr ne pouvait donner une réponse définitive avant d'arriver au Canada; il prit tous les renseignements nécessaires pour savoir où s'adresser en cas de besoin, et promit à la supérieure de lui donner une réponse aussitôt qu'il serait rendu à Montréal.

Il quitta Cincinnati en diligence voyageant jour et nuit, et il arriva à Montréal le 9 septembre au matin.

Ne voulant pas de religieuses cloîtrées, il ne pouvait s'adresser qu'aux deux communautés des sœurs Grises et de la Congrégation. C'était sur celle-ci qu'il avait jeté les yeux ne sachant pas que les sœurs Grises se chargeaient de l'éducation.

Mgr Bourget, évêque de Montréal, à qui il s'adressa comme supérieur de ces communautés, lui indiqua les sœurs Grises comme plus propres à remplir ses vues. Mgr Provencher se réjouit de la perspective de trouver ce qu'il cherchait dans une communauté dont il connaissait tout le mérite. Ce fut Mgr Bourget qui traita d'abord avec la communauté du projet de cet établissement lointain; l'évêque de Saint-Boniface attendit à Montréal le résultat des premières entrevues.

Le 12 octobre, il écrivit à l'évêque de Québec :

"Mes affaires avec les sœurs Grises sont en bon chemin. Ces bonnes filles demandent que j'assure à leurs Sœurs un petit revenu pour acheter leurs habillements, comptant sur les ressources du pays pour leur nourriture. Elles se contenteraient d'une somme de 30 louis sterling dont le fond serait à leur disposition pour le faire fructifier. Etes-vous disposés, à Québec, à donner 4 à 5 cents louis à la disposition de celles qui seront nommées. Rien n'est encore conclu."

Le 16 octobre, l'évêque de Québec répondit :

"J'ai reçu votre lettre du 12 courant. Je vois avec plaisir que-

vous êtes en progrès, vu que les bonnes sœurs Grises, pour les arrangements, ont obtenu le consentement et l'avis de Mgr l'évêque de Montréal.

Quant à mon consentement et à mon concours à l'œuvre si désirable que vous poursuivez, vous les connaissez suffisamment. Si j'ai quelque chose à vous prier de dire à la bonne et intéressante communauté des sœurs Grises à laquelle j'ai d'anciennes obligations, c'est de lui exprimer de la manière la plus sensible et la plus reconnaissante, celle dont je deviens de nouveau redevable pour le sacrifice estimable qu'elle paraît si généreusement disposée à consommer.

“ Veuillez bien être auprès de ces bonnes filles l'interprète fidèle de mes sentiments à cet égard.

“ Vous pouvez compter qu'il n'y a pas de difficultés de ma part non plus que de celle de Mgr le coadjuteur à ce que la somme de 500 louis sterling soit retirée de vos fonds pour assurer à ces dignes fondatrices la modique somme annuelle de 30 louis sterling.”

Le 19 octobre, Mgr Provencher, par l'entremise de Mgr l'évêque de Montréal présenta sa demande officielle à la mère supérieure. Je lui demande, dit-il à l'évêque de Québec, trois Sœurs pour la fondation d'une maison de leur Ordre à la rivière Rouge. Je lui annonce que je me charge envers les Sœurs: 1° Des frais du voyage; 2° Que je leur donnerai une maison proportionnée aux besoins, ce qui sera jugé sur les lieux, à cette maison sera annexé un jardin; 3° Je donne une ferme de 100 arpents; 4° Cinq cents louis sterling pour être placés à intérêt. Dès que la communauté aura accepté ces conditions, elle procédera au choix des sujets.”

Avant de donner une réponse définitive, la communauté prit neuf jours pour consulter Dieu et s'assurer de sa sainte volonté.

Pendant cette neuvaine, il se fit de ferventes prières dans toute la maison tant dans la communauté que dans les salles des pauvres et des orphelines, pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. La neuvaine terminée, le conseil s'assembla le 30 octobre, et il fut décidé que l'on se chargerait de la fondation de la rivière Rouge, qui offrait au zèle et au dévouement un vaste champ à exploiter, et il fut convenu qu'au lieu de trois sujets, on en donnerait quatre.

Il ne restait plus qu'à faire le choix des quatre fondatrices. Pour ne pas se tromper dans ce choix si important, l'on recourut de nouveau aux lumières d'en haut et, pendant neuf jours, les prières continuèrent dans l'hôpital afin qu'il plût au Seigneur de désigner celles qu'il appelait à aller si loin exercer leur charité.

De si sages précautions devaient toucher le cœur de Celui qui dit dans l'Écriture, qu'il donne la sagesse à ceux qui la lui demande. Le 7 novembre, le conseil s'assembla de nouveau et nomma pour fonder une maison de l'institut des *Sœurs de Charité*, à Saint-Boniface de la rivière Rouge, les sœurs Valade, Lagrave, Coutlée (dite Saint-Joseph, et Lafrance.

Ces vertueuses filles voyant dans l'élection du conseil, une marque de la volonté de Dieu qui les appelait à cette mission lointaine s'y soumirent avec joie et courage. Aussitôt qu'elles eurent fait leur sacrifice, le conseil s'assembla pour procéder à l'organisation de la nouvelle communauté en faisant l'élection des dignitaires.

Sœur Marie-Louise Valade, née à Sainte-Anne-des-Plaines, le 26 décembre 1808, professe depuis le 21 octobre 1828, fut nommée supérieure; sœur Marie-Marguerite-Eulalie Lagrave, née, le 2 mai 1805, à Saint-Charles de la rivière Chambly, professe depuis le 23 décembre 1823, fut nommée assistante; sœur Anastasie-Gertrude Coutlée (dite Saint-Joseph), née aux Cèdres, le 15 novembre 1819, professe depuis le 1er juin 1838, fut nommée maîtresse des novices; sœur Marie-Edwidge Lafrance, née à la Pointe-aux-Trembles de Québec, le 12 mai 1815, professe depuis le 13 juillet 1840, fut adjointe aux premières selon le désir de la communauté.

Quand Mgr Provencher apprit que tout était réglé et que ses désirs allaient être enfin accomplis, son cœur fut rempli de joie. Il était à Trois-Rivières quand il reçut cette heureuse nouvelle.

“ Bénissons le Seigneur, écrit-il à l'évêque de Québec, bénissons sa divine providence qui daigne seconder mes vues d'une manière spéciale et visible; me voilà avec tout mon monde et leur passage. “ J'ai reçu la semaine dernière des lettres qui m'ont fait admirer la bonté de Dieu.

Monsieur Laffèche m'a donné son consentement, avant mon départ de Nicolet, après avoir demandé conseil et avis à qui de droit. Sir Georges Simpson m'accorde le passage de deux prêtres et de quatre religieuses pour la somme 175 louis sterling, que je n'hésite pas à lui donner.”

Mgr Provencher, étant assuré d'avoir ces sœurs Grises, écrivit à Dubuque pour remercier le vénérable évêque de cette ville de la bonne volonté qu'il lui avait témoignée à son passage et encore depuis par lettre, de lui procurer trois institutrices qu'il avait amenées de Philadelphie. Il écrivit aussi à Cincinnati aux sœurs de Notre-Dame de cette ville pour leur annoncer qu'ayant trouvé à

Montréal les institutrices qu'il cherchait, il ne tenterait pas de s'en procurer de leur Institut en faisant une demande à Namur, selon qu'il était convenu avec elles. Il les remercia de leur zèle et de leur empressement à voler au bout du monde pour procurer la gloire de Dieu.

.....  
 Mgr Provencher aurait bien désiré avoir aussi des sœurs Grises pour la Colombie ; il en fit même la demande à la communauté pour M. Blanchet ; mais comme cette mission allait être séparée de la rivière Rouge, et qu'on devait, sous peu, y nommer un évêque, les Sœurs répondirent qu'elles préféreraient traiter la chose avec M. Blanchet lui-même, et voir ses conditions. Cependant il ne désespéra pas d'en avoir l'année suivante.

“Ne pouvant compter sur les sœurs Grises pour la Colombie, puisque la communauté veut que M. Blanchet fasse sa demande et ses offres, je vais y envoyer deux ou trois jésuites par le premier vaisseau de la Compagnie qui partira de Londres ; ceux-là en attireront d'autres et nos sœurs Grises partiront une autre année. Mgr Provencher profita de son voyage en Canada pour traverser en France dans le but de travailler à l'union de la Propagation de la Foi de Québec avec celle de Paris et de Lyon, et en même temps pour trouver des religieux pour la Colombie et hâter l'œuvre de ceux qu'il espérait avoir pour la rivière Rouge. Il ne savait pas exactement combien de temps durerait son voyage en Europe. Les Sœurs auraient préféré l'attendre pour partir ; néanmoins comme l'œuvre qu'elles allaient fonder pressait beaucoup, Monseigneur les avertit, avant de s'embarquer pour la France, de ne pas manquer de partir elles-mêmes au printemps avec les premiers canots.

Mais ces bonnes Sœurs n'eurent pas le chagrin de partir sans leur évêque, car il fut de retour au mois de mars 1844.

Le départ des Sœurs missionnaires eut lieu le 23 avril 1844. Elles firent le voyage sur les canots de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mgr Provencher partit de Montréal, trois jours après elles et rejoignit leur canot sur le lac Huron. Elles arrivèrent à Saint-Boniface, le 21 juin.

G. DUGAS, PRE.,  
 missionnaire.

# L'INTENDANT ROBERT

(1724)

---

Le 22 février 1724, M. Edme-Nicolas Robert, chevalier, conseiller du roi en ses conseils et au grand conseil, avait été nommé, par le roi, intendant de justice, police et finances du Canada, en remplacement de M. Bégon dont le terme d'office était expiré et qui était appelé à l'intendance du Havre-de-Grâce.

Le 18 juillet, ses préparatifs de départ étant terminés, M. Robert écrivait au ministre pour lui faire ses adieux. Le 24, il s'embarquait à la Rochelle sur la flûte du roi, le *Chameau*, commandée par M. Meschin, avec sa femme Marie-Anne Picard de Mauny et son fils unique âgé de onze ans, Edme-Antoine. M. Robert amenait avec lui son secrétaire, M. du Mousseau, et plusieurs domestiques. Sur le même vaisseau, s'était embarquée madame de Vaudreuil (1), femme du gouverneur. Celle-ci avait écrit au ministre, de la rade même de la Rochelle, qu'elle trouvait M. Robert bien mal. Ses prévisions ne la trompaient pas.

Le soir du départ de la Rochelle, à neuf heures, M. Robert expirait sur le vaisseau. Le lendemain, son corps fut jeté à la mer comme on était encore en vue des terres. Madame Robert fut obligée de continuer le voyage avec son fils.

La pauvre femme soutint cette affliction avec beaucoup de vertu et de force d'esprit. Madame de Vaudreuil, qui aimait beaucoup M. Robert et qui le regrettait, fit de son mieux pour adoucir les fatigues de sa veuve et la consoler dans son malheur.

Le vaisseau arriva en rade de Québec, le 9 octobre.

On voulait faire accepter un appartement au château à madame Robert ; mais craignant d'y voir trop de monde, elle aima mieux se mettre dans un couvent : elle alla demander l'hospitalité à l'Hôtel-Dieu. MM. de Vaudreuil et Bégon lui témoignèrent, autant qu'ils purent, leur extrême sensibilité sur la triste situation où elle se trouvait par suite de la perte qu'elle venait de faire : c'était aussi une perte considérable pour la colonie.

(1) Mademoiselle de Joybert.

“ Elle est bien à plaindre, écrivait madame de Vaudreuil au ministre en lui annonçant la mort de M. Robert, et mérite que vous ayez quelques bontés pour elle ; et que le Roi lui accorde une pension considérable. Elle est assez malheureuse d'avoir perdu un mari comme celui qu'elle avait, de faire la traversée de France ici et s'en retourner, sans avoir eu le temps de se rétablir de fatigues de la première ” (1). De leur côté, MM. de Vaudreuil et Bégon écrivirent au ministre pour le supplier très humblement d'avoir égard à la perte qu'elle venait de faire et aux dépenses très considérables que son mari avait faites pour se mettre en état de servir honorablement dans la place que le roi lui avait accordée (2).

On fit chanter dans la cathédrale de Québec un service solennel pour le repos de l'âme du malheureux intendant.

M. Robert avait fait embarquer sur le *Chameau* plus de cent cinquante ballots d'effets qui comprenaient tous ses meubles, sa garde-robe et sa bibliothèque. Il s'agissait de retirer ces ballots du navire et de savoir s'il serait plus avantageux, pour sa veuve, de les vendre dans le pays ou de les remporter en France. La saison était avancée et il restait peu de temps pour se préparer au retour. Le 14 octobre, vu que madame Robert n'avait aucun parent dans le pays, l'intendant Bégon nomma d'office M. de Vaudreuil, gouverneur, d'Aigremont, commissaire-ordonnateur de la marine, Collet, procureur-général, de Lino, premier conseiller, Sarrazin, de Lotbinière et de Lanouillier, conseillers, pour procéder à la nomination d'un tuteur et d'un subrogé-tuteur au mineur Robert. Le lendemain madame Robert fut choisie comme tutrice et M. Collet comme subrogé-tuteur (3).

Le 16 octobre, on fit l'inventaire des biens de M. Robert.

Madame Robert et son fils s'en retournèrent en France par le *Chameau*, au commencement de novembre 1724.

L'année suivante (1725), le *Chameau* périsait, avec tout son monde et le nouvel intendant, de Chazel, sur un récif près du cap Breton.

Voilà à peu près tout ce que l'on sait sur l'intendant Robert, que MM. de Vaudreuil et Bégon semblent avoir tenu en grande estime.

Un document de l'époque nous fait voir, plus sûrement encore que

(1) Lettre du 29 Octobre 1724.

(2) Lettre du 2 Novembre 1724.

(3) Edits et Ordonnances, vol. II, p. 306.

la littérature officielle des fonctionnaires, que M. Robert appartenait à une excellente famille et qu'il avait le goût des lettres. C'est l'inventaire qui fut fait de ses effets déposés à la Basse-Ville, rue Saut-au-Matlot, dans une maison de M. Aubert de la Chenaye. Nous laissons de côté l'ameublement très riche, les fauteuils de bois à la capucine couverts de tapisserie encadrée de damas vert, les vieilles tapisseries de Flandre et d'Auvergne à personnages, les trictracs d'ébène et d'ivoire, le tabouret d'église de velours rouge garni de deux galons d'or pour madame l'intendante, un christ de bronze sur une croix d'ébène estimé à cent livres, pour ne nous occuper que des livres rangés dans une caisse à bibliothèque plaquée d'ébène, garnie de plaques de cuivre "avec porte grillée d'un fil de laiton."

M. Robert avait apporté avec lui 300 volumes : à côté de la jurisprudence et du droit, on trouve de l'histoire, de la littérature, des romans, des poésies, des classiques. Les livres qui traitent des libertés de l'Eglise gallicane ne sont pas oubliés. Comme ouvrages de référence, le *Dictionnaire* de Bayle coudoyait ceux de Moréri, de Furetière, de Calepin et de Savary. Le grande histoire est représentée par Mézeray. Les *Mémoires* de Commines, de Duplessis-Mornay, de Sully, de Brantôme, de Bassompierre, de Montrésor, de Beaunou et de Nite font bon ménage avec les *Contes* de la reine Marguerite

Sur un même rayon, voici : Les Provinciales, Don Quichotte, Télémaque, Montaigne, Rabelais, Saint-Evremont, la Satire Ménipée, Pétrarque, Boileau, Marot, Malherbe, Régnier, Corneille, Racine, Molière, Voiture, Lafontaine, Pascal.

Les classiques latins ont fait le voyage avec leurs émules du pays franc. Ce sont : Cicéron, Tite-Live, César, Justin, Salluste, Quinte-Curce, Virgile, Horace, Pétrone, Martial, Catulle, Ovide, Juvénal, Térence ; pour corriger Rabelais et la reine Marguerite, quelques livres de piété et la Bible de Sacy.

M. Robert avait aussi apporté plusieurs peintures, à part les portraits de famille : M. et Madame Robert, père et mère de l'intendant, Mme Dumaist de Goinpy, sa sœur ; Mme de Mauny, sa belle-mère, Mme Robert, sa femme ; il y a une Vue par Claude Lorrain, le *Jugement de Pâris*, *Judith*, deux Goubeaux, *Francise Bolognesse*, un Forest, un La Fosse, la *Sœur de Saint-Germain*, *Susanne*, un Van der Meulen, une *Vénus sortant de la mer*, un paysage, les *Quatre éléments*, le *Christ* de Lebrun, la *Vierge* de Raphaël, la *Cène*, un grand portrait de *Mademoiselle*. Cette collection qui fut estimée deux mille livres, nous indique le choix d'un homme de goût.

J. EDMOND ROY.

# LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ

Par le Cte de CHAMPAGNY.

## § III

La force souveraine du monde ne peut être qu'une force intelligente ; c'est Dieu, et c'est en Dieu que nous devons trouver la connaissance, la règle, le soutien.

Reste maintenant une dernière hypothèse, disons mieux une vérité démontrée, une conclusion absolument nécessaire. Le principe qui règne sur moi ne saurait valoir moins que moi, et il doit avoir en lui ce que j'ai en moi de plus grand. Je suis un être distinct des autres êtres, lui donc est un être distinct comme moi. Je suis pensant, donc il est pensant. J'ai une volonté, donc il a une volonté. Moi qui suis, je ne puis être subordonné à ce qui n'est pas : moi qui pense à ce qui ne pense pas ; moi qui veux à ce qui ne veut pas. Seul, un principe intelligent a pu tout faire et gouverner tout. Descartes disait : " Je pense, donc j'existe." En suivant le raisonnement, on ajoute à bon droit : " J'existe, donc Dieu existe."

On ajoute encore surabondamment : " Le monde existe, donc Dieu existe." " Les cieux racontent la gloire de Dieu (1)." Le pédantisme systématique se bouche les oreilles pour ne pas entendre leur récit ; la raison et le bon sens l'entendront toujours. Cette voix qui parle depuis six mille ans et enseigne à l'homme le nom de son auteur, continuera toujours de le lui enseigner ; et, de même que la plus humble mesure démontre le maçon qui l'a faite, l'univers, à plus forte raison, continuera de démontrer son Créateur (2). Ces com-

(1) Ps. XVIII.

(2) Tout le monde sait les deux vers de Voltaire :

Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis songer  
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Ajoutons encore ceci :

" Mon pauvre enfant, dit la nature à un philosophe, veux-tu que je te dise la vérité ? C'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas ; on m'appelle Nature et je suis tout art." Et le philosophe : " Il est vrai, plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand Etre bien puissant et bien industrieux qui se cache et qui se fait paraître."

—(Dictionnaire philosophique au mot Nature.)



binaisons multiples d'éléments et de phénomènes qu'implique la vie du monde ne peuvent être que l'œuvre d'une intelligence et non celle du hasard. Le hasard, s'y fût-il repris dix fois, cent fois, cent mille fois et jusqu'à l'infini, n'eût pas réussi dans une œuvre aussi complexe ; de même, selon la pensée très-juste de Cicéron, que des caractères d'imprimerie tirés au hasard ne donneront jamais une œuvre aussi complexe que les *Annales* d'Ennius, quand on s'y reprendrait dix fois, cent fois, cent mille fois et jusqu'à l'infini (1).

Je sais bien que l'on dit, en s'appuyant sur une science purement hypothétique du reste, que le monde s'est fait progressivement ; qu'il est passé, par degrés, et grâce à ce qu'on appelle l'influence des milieux, d'un état rudimentaire, brut, inerte, à l'état de vie, d'activité, de perfection où nous le voyons. Admettons pour le moment cette hypothèse : elle n'en prouvera que mieux la nécessité d'une cause intelligente. Là où il y a succession, progrès, marche dans le même sens, suivie constamment ou reprise à intervalles, il ne saurait y avoir hasard. Le hasard ne se suit pas ; il défait ce qu'il a fait. Si on tirait devant vous des numéros de loterie, et qu'on tirât d'abord 3, puis 6, puis 12, puis 24, puis 48, puis 96, en un mot si les numéros se suivaient selon une loi de progression quelconque, vous vous écrieriez comme l'abbé Galiani : " On se moque de moi, les dés sont pipés (2) ", et vous auriez raison. Partout où

(1) " N'est-il pas étonnant qu'un homme puisse se persuader que des corps solides et indivisibles (les atomes) mis en mouvement par leur propre impulsion et leur propre poids, aient par leur rencontre fortuite formé ce monde si harmonieux et si beaux ? Pourquoi ne pas admettre aussi, que d'innombrables caractères faits d'or ou de toute autre matière et représentant chacun une des 22 lettres de l'alphabet (Cicéron ne connaît pas les lettres H. J. U. Y) répandus au hasard par terre, puissent former dans leur chute et nous faire lire les *Annales* d'Ennius. Je doute que le hasard pût réussir même à former un seul vers."

(*De Natura deorum* II, 37.)

Toland dit à propos de ce passage : Si l'invention de l'imprimerie a été suggérée par la lecture des anciens, c'est à Cicéron surtout qu'il faut en faire honneur." — *Conjectura verosimilis de prima typographia inventionione* dans les *Monumenta typographica Wolfii*. Hambourg, 1740.

(2) On se rappelle le spirituel plaidoyer de l'abbé Galiani, nommé dans un des soupers du baron d'Holbach avocat d'office de Dieu. Il raconte que jadis à Naples, sur la Chiaja, il a rencontré un Lazzarone jouant aux dés, et qui prêt à jeter ses dés, parie qu'il fera *rafle de six*. Il fait en effet ce coup. L'abbé n'en est pas autrement surpris. Mais voilà le Lazzarone qui renouvelle son pari et fait encore *rafle de six*. — Voilà un

il y a une marche périodique, il y a une cause ; partout où il y a une loi, il y a un législateur, soit qu'il agisse à chaque fois par un acte spécial de sa volonté, soit qu'il ait agi une fois pour toutes par les causes secondaires qu'il a disposées. Ces milieux dont l'influence a, dit-on, poursuivi à travers les siècles la formation de l'univers, n'eussent pas agi avec cette suite et n'eussent pas abouti à ce progrès, s'ils n'eussent été disposés à l'avance par une cause intelligente.

Que le hasard, la force inintelligente ait d'un seul coup pu produire un chêne, je ne l'admets pas. Mais, que le hasard ait pu produire un gland, et qu'un autre hasard, un pur hasard que nulle loi antérieure ne déterminait, ait fait germer ce gland, et qu'un nouveau hasard aussi imprévu l'ait fait arbuste et qu'une dernière rencontre toute fortuite en ait fait un chêne colossal ; tout cela sans avoir été prévu ni préparé par une pensée primordiale, en d'autres termes, sans l'intervention d'une providence, c'est-à-dire sans un ensemble de causes établi à l'avance par une volonté : c'est ce que je puis encore moins admettre.

Somme toute, comment voulez-vous que l'homme, placé en face de ce monde inintelligent qu'il sait son inférieur et cependant il sait qu'il ne l'a point fait, ne conçoive pas immédiatement l'idée d'un être intelligent et souverain qui n'est ni lui ni le monde, mais qui a fait le monde et lui ? Comment donc ! l'homme trouve en lui-même la matière et la pensée ; il est témoin que celle-ci est supérieure à l'autre ; il voit que, chez lui, rien ne se fait qui n'ait été voulu et pensé ; et il douterait que le monde, cette œuvre si supérieure à toutes les œuvres humaines, ait été, lui aussi, voulu et pensé ! Il douterait que l'intelligence ait précédé la matière, que la volonté ait précédé la force aveugle ! Comment la volonté intelligente s'y est prise pour former la matière, il peut lui être difficile de l'expliquer ; mais il aurait bien autrement de peine à concevoir que la matière ait produit la volonté et l'intelligence. En d'autres termes, il y a eu quelque chose au monde avant qu'il y eût quelque chose. Ce qui domine

bien heureux hasard ! — Une troisième fois, même pari et même succès.—C'est un hasard bien extraordinaire, dit l'abbé.—Puis un quatrième coup de dés, et toujours rafle de six.—Pour le coup, c'est impossible, s'écrie l'abbé ; les dés sont pipés. Et en effet les dés étaient pipés.—“ De même, dit-il à ses convives, quand je vois l'ordre et la régularité de la nature, l'harmonie de ses parties, la périodicité des saisons, l'équilibre toujours maintenu ou rétabli, je me dis : Ce ne peut être là un hasard. Les dés sont pipés ; et en effet ils le sont.”

le monde et l'humanité, c'est un être, un être pensant, un être doué de volonté ; et, comme tout être, toute pensée, toute volonté émane de lui, il est l'être, la pensée, la volonté au degré souverain ; il est Dieu.

J'ose le dire. Ceci n'a jamais été contesté par un homme doué de raison, avec un sérieux complet et une entière bonne foi. Il y a des fous sans doute, à Charenton et ailleurs, et de ceux-là nous n'avons pas à nous occuper. Il y a aussi des gens qui se proclament athées. Je veux croire assez à leur cœur et à leur bon sens pour ne pas croire à leur bonne foi. Que ce soit chez eux amour du paradoxe, animosité contre certaines choses, antipathie contre certains hommes, ou ce qu'on peut appeler le besoin de la cause, ils ne pensent pas réellement, sérieusement, profondément ce qu'ils disent ; ils ne le pensent pas du moins comme chose certaine et indubitable. S'ils avaient une certitude pleine, entière, réfléchie qu'il n'y a point de Dieu et par conséquent point d'âme, ils ne seraient plus de ce monde ; au premier chagrin, ils se seraient donné la mort.

Non, pour cesser jamais de méconnaître la personnalité divine, l'homme est à la fois trop grand et trop petit. S'il était plus petit, plus faible, placé plus bas, il demeurerait peut-être engourdi dans une torpeur absolue et serait incapable de s'élever à la conception d'un être supérieur. Si au contraire, sans avoir une raison plus lucide, il lui était donné d'exercer sur le monde une puissance qu'il pût croire sans limites, peut-être son orgueil et sa folie lui feraient-ils chercher en lui-même la cause suprême du monde. Mais, tel qu'il est, ayant assez de lumières pour s'élever à l'idée d'une Cause suprême, mais en même temps assez dépendant et assez faible pour qu'il lui soit impossible de voir en lui cette Cause suprême ; et par la clarté de la raison humaine et par la faiblesse du pouvoir humain, Dieu se démontre doublement à l'homme. La fausse science aura beau faire, l'homme croira toujours en Dieu.

Dès qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire une volonté souveraine et intelligente qui gouverne le monde, tout ce qui m'embarrassait s'explique et se justifie. J'ai de grandes facultés parce que, cette Volonté souveraine, je suis appelé à la connaître et que je lui dois le tribut, non d'une obéissance aveugle et forcée, mais d'une obéissance consciente et libre. Avec de grandes facultés, j'ai de grands désirs ; mes souhaits sont indéfinis : et comment en serait-il autrement, puisque, par la notion que j'ai de cette Volonté suprême, je suis en contact

avec l'infini ? Mais en même temps j'ai de grandes faiblesses et intérieures et extérieures. C'est que cette Volonté suprême qui a bien fait toute chose a jugé à propos de me placer dans une situation moyenne : au-dessus de l'animal, qui, ayant moins de besoins et une moindre conscience de ses besoins, est exposé à moins de combats et à moins de revers ; au-dessous de l'ange qui est libre de ses actes comme de ses volontés et n'a de combats à soutenir ni au dehors ni au dedans.

Placé entre deux (1), vis-à-vis de forces qui ne m'obéissent pas et qui pèsent sur moi d'autant plus que j'ai plus de besoins, plus de désirs, plus de prévoyance, plus de conscience de mon être et des périls qui le menacent, j'ai été choisi pour la mission glorieuse, mais pénible, de combattre, et, alors que je ne puis combattre, de supporter. Ma situation est des trois la plus difficile ; mais elle ne saurait être désespérée. Elle m'est imposée par une volonté infiniment juste ; elle ne peut donc être ni sans remède, ni sans compensation, ni sans retour.

Voyez en effet comment s'expliquent et s'amoindrissent les maux même les plus inévitables de cette vie, lorsqu'on la considère en face de cette Volonté supérieure. Si les infirmités, la misère, la perte de ceux qu'il aime étaient imposées à l'homme par une force inintelligente, aveugle, par conséquent inique et inexorable, par une force qui n'ayant aucune raison d'agir ainsi, n'aura non plus aucune raison d'agir autrement, il n'y aurait plus qu'à désespérer et à se pendre. Au contraire, tout change dès que ces épreuves (car ce mot alors devient applicable) me sont imposées, non par une force, mais par une volonté ; que cette volonté, par cela même qu'elle est le principe de toute chose et entre autres de l'intelligence et de la justice, est l'intelligence parfaite et la justice parfaite ; qu'elle n'a donc pas agi sans raison d'agir en sens opposé. Alors ni le remède, ni la compensation, ni le retour ne sont choses impossibles. Cette souffrance peut m'avoir été donnée comme épreuve ; il faut lutter. Elle doit avoir sa compensation dans l'avenir ; il faut espérer.

(1) *Minuisti cum paulo minus ab angelis, Psalm. (VIII, 6.)*. J'ai déjà cité la réflexion de M. Nicolas sur ce passage (V. *L'art de croire*. Liv. 1, Chap. II). Il ajoute ce qui suit : " C'est que l'homme forme à lui seul une nature composée des deux ; en lui a été résolu ce qu'on a appelé la difficulté de la création, qui était dans cette chaîne qui relie toutes les créatures visibles depuis le minéral jusqu'à l'animal, de former un être en qui fût franchi le pas, ce semble infranchissable, de la matière à l'esprit, de l'animal à l'ange qui en fut l'anneau de jonction en les associant dans la nature mixte." *Ibid.* On ne saurait exprimer plus heureusement une pensée plus philosophique.

Je trouve ainsi les trois choses que je cherchais : connaissance, règle, soutien. Le principe et le but de ma vie, c'est Dieu. La connaissance, c'est donc Dieu qui doit me la donner. La règle, c'est Dieu qui doit me la tracer. L'appui et la consolation, c'est Dieu qui me les fournit. Tout cela est en lui et ne peut être qu'en lui. Il est le but comme il est l'origine, et vers qui ou vers quoi pourrions-nous tendre qui ne se subordonne à lui et ne tende vers lui ? Il est la lumière et la loi ; quel autre législateur y a-t-il pour le monde que celui qui a fait le monde ? à qui l'enfant demande-t-il instruction ou précepte sinon à son père ? Il est appui, force, consolation ; toute force vient de lui comme toute vie ; à qui demande-t-on si ce n'est à celui qui possède ? Aussi, ces grands et inévitables désirs de l'homme trouvent-ils leur satisfaction en Celui qui seul est éternellement et souverainement satisfait.

Et, quant à ce besoin d'infini et d'immortalité dont je parlais, est-ce que je ne commence pas à entrevoir, non-seulement son origine, mais la manière dont il peut être satisfait ? L'immortel et l'infini existent puisque Dieu existe ; et, dès que nous avons la notion de l'immortel et de l'infini, comment n'en aurions-nous pas le désir ? L'immortel et l'infini sont le principe de notre être ; pourquoi notre être ne remonterait-il pas un jour à son principe ? Ne nous étonnons donc pas de ses efforts, parfois vains, puérils, chimériques, par lesquels l'homme veut se faire une immortalité factice. Il voudrait donner l'immortalité à son nom, à sa famille, à sa patrie. La famille et la patrie, comme telles, sont périssables ; oui, sans doute : mais la famille et la patrie sont des aggrégations d'êtres immortels, et de plus, elles sont les figures passagères d'une famille et d'une patrie qui n'aura pas de fin. L'homme voudrait croire à l'éternité et à la divinité du genre humain ; c'est un rêve ! car le genre humain, comme la famille, comme la nation, est subordonné et par conséquent il n'est pas Dieu ; oui, sans doute : mais ce qui est vrai, c'est que sorti des mains d'un Dieu et se subordonnant à un Dieu, l'homme se rapproche de ce Dieu et devient immortel. Ainsi tout rentre dans la vérité, dans l'ordre, dans la mesure ; en même temps que les illusions se dissipent, ce qu'elles contiennent de vérité demeure plus saisissable et plus clair, comme l'or reste plus brillant au fond du creuset lorsque les scories se sont évaporées.

Rappelons-le nous donc. Il faut que l'homme se subordonne pour s'élever. S'il prétend à l'absolue indépendance, et s'il ne reconnaît pas au-dessus de lui une force intelligente, il est la plus pauvre et la

plus misérable de toutes les créatures. Il en est même la plus dépendante ; car, n'ayant qu'une puissance limitée et des besoins ou des prétentions illimitées, il rencontre d'autant plus souvent l'obstacle qui l'arrête et la force ennemie qui l'écrase. Mais, au contraire, s'il admet qu'il est subordonné à une puissance qui n'est autre que la justice, la vertu, la bonté même, il est grand, parce que cette subordination lui rend raison de sa faiblesse, encourage ses combats, justifie ses victoires, console ses défaites, lui fait entrevoir la satisfaction de ses désirs. Il souffre, mais pour une juste cause ; il travaille, mais pour un noble but ; il lutte, mais pour obéir à une loi ; il tombe, mais il peut se relever ; il s'afflige, mais il l'espère ; il meurt, mais il se sait immortel.

Proclamez-vous souverain : votre souveraineté sera dès le lendemain démentie, la foudre, le vent, la peste, moins que cela, une atome vénéneux qui se glisse dans vos veines, un insecte qui vous pique, un grain de sable de trop dans votre corps, met fin à votre souveraineté. Quand même vous prolongeriez jusqu'à l'extrême limite de cent ou de cent-vingt ans votre languissante vie, au prix de combien de luttes, d'échecs, de contraintes, de servitudes, vous y arriveriez ! Mais au contraire, reconnaissez-vous serviteur, vous êtes de tous les serviteurs le plus noble et le plus grand ; car vous êtes le serviteur d'un Maître qui est la noblesse et la grandeur même. Vos combats, vos revers, vos gênes, vos souffrances, vos assujettissements, ne sont que la fonction qui vous est imposée par lui ; et dans ce service de l'Infini, vous participez à l'infini et vous gagnez un salaire infini. Ni la foudre, ni le vent, ni la peste ne sont vos maîtres ; même quand ils vous frappent, ils sont vos inférieurs ; car ils sont les serviteurs inintelligents de Celui dont vous êtes le serviteur intelligent. Le venin, l'insecte, le grain de sable ne vous tuent pas ; c'est votre Maître qui, jugeant votre tâche accomplie, vous appelle au repos et à la récompense. Ce service-là est mieux que l'indépendance : " Servir Dieu, dit un ancien, c'est la liberté. Servir Dieu, dit un autre, c'est être roi " (1).

Arrêtons-nous ici et fixons le point où nous a conduits cette étude de nous-mêmes. Nous ne sommes ni des dieux ni des créatures sans raison. Car nous avons des besoins que celles-ci n'ont pas, et nous ne trouvons pas en nous-mêmes, comme le feraient des dieux, la

(1) Deo parere, libertas est. Sénèque. *De Vita beata*, 15. " Servir Dieu est préférable non-seulement à la liberté, mais à la royauté." Philon. *De Regno*.

satisfaction de ces besoins. A la différence des dieux, nous ne sommes pas en possession de l'infini, à la différence des bêtes, nous avons besoin de l'infini. A qui irons-nous donc, êtres subordonnés que nous sommes, si ce n'est à la puissance à laquelle nous sommes soumis?—Sans doute, si cette puissance était une force aveugle et inintelligente, en vain je m'adresserais à elle pour lui demander la lumière qu'elle n'a pas ; mais heureusement, elle ne saurait être inintelligente puisqu'elle a produit et qu'elle gouverne les intelligences. —Sans doute encore, si cette puissance n'était autre que l'ensemble des hommes, mes frères, je ne pourrais pas non plus m'adresser à elle pour lui demander l'infini et l'immortalité qu'elle n'a pas ; mais heureusement, il n'en est pas ainsi ; les hommes, mes frères, pas plus que moi-même, n'ont fait le monde, et, pas plus que moi, ne gouvernent le monde. Mais si, au contraire, il y a à la tête de tout ce qui existe un principe souverain et intelligent, c'est bien à lui que nous pouvons demander la satisfaction de nos désirs. Or, l'intelligence ne pouvant être produite que par l'intelligence un seul être intelligent au monde, si petit qu'il puisse être, prouve l'existence de l'Intelligence suprême.—Le Principe dominateur de ce monde est donc souverainement la lumière, la vie, la puissance, il peut nous éclairer nous fortifier, nous diriger, et cela dans les conditions d'immortalité et d'immensité auxquelles nous aspirons. C'est lui qui est à la fois la source et le but de notre existence ; c'est lui qui est le flambeau de la science d'où notre science dérive ; c'est lui qui est le législateur de qui nous devons attendre la règle de notre vie ; c'est lui qui est l'ami (il nous permet d'employer ce mot) qui peut nous donner force dans nos combats, secours dans nos défaites, consolation, dans nos douleurs. C'est lui qui est notre avenir ; car, touchant à lui par les services qu'il nous impose et par les dons qu'il nous a faits, nous touchons à l'infini et à l'éternité, nous franchissons cette barrière qui voudrait nous enfermer dans un petit coin du monde et dans une vie de quelques années, limites de temps et d'espace qui seront toujours trop étroites pour notre intelligence et notre cœur.

Tout ceci est, ce me semble, assez clair ; c'est l'homme, sa pensée, son bon sens, son intelligence qui répond par un premier cri d'évidence aux premières questions qu'il se fait. C'est le premier né de la race humaine, ouvrant les yeux à la lumière, contemplant le ciel, regardant son propre corps, sentant la vie dans ses veines, la pensée dans son intelligence, l'amour dans son cœur, levant les yeux au ciel, et s'écriant : O mon Dieu !

## § IV

Ces vérités si évidentes ne sont cependant pas admises par tous, mais pour quels motifs ?

Tout ce qui précède est de bon sens. Pourquoi donc tout le monde n'en demeure-t-il pas d'accord ?

Ce sont les besoins vrais de la nature humaine. Pourquoi ne sont-ils pas sentis ou du moins avoués par tous ?

Je puis répondre d'abord que je n'ai pas à descendre dans l'âme d'autrui. Je regarde mon âme et je juge sa nature ; je l'écoute et je reconnais ses besoins. Le résultat de cette étude est pour moi le vrai ; il est même le vrai pour tous ; car je sais que je ne suis pas différent des autres hommes. Ont-ils contemplé leur âme comme j'ai contemplé la mienne ? L'ont-ils écoutée comme j'ai écouté la mienne ? Je sais que peu de gens le font, même de la manière la plus superficielle ; il ne serait donc pas étonnant que peu de gens arrivassent à la vérité, si facile qu'en soit la découverte, puisque peu de gens prennent la peine de la chercher.

Mais, de plus, par des causes qui appartiennent soit à l'histoire particulière des nations, soit à l'éternelle histoire du cœur humain, par des causes que tout le monde connaît, la société de nos jours est faite de telle façon qu'il y a dans la plupart des âmes un grand désir de ne pas savoir et par suite une grande volonté de ne pas chercher. Un petit nombre d'hommes s'essaye à nier, mais un grand nombre veut oublier et oublie. Et l'oubli chez les uns est protégé, aidé, encouragé, aidé par la négation qui se produit chez les autres.

Depuis plus d'un siècle en effet et dans un certain nombre de pays de la chrétienté, il y a des professeurs de négation, délégués par l'incrédulité publique pour lui fournir des arguments et lui construire un abri. Elle leur a élevé des chaires, elle leur a payé des pensions, elle les a revêtus d'une toge officielle ; elle leur a souvent donné à la parole un droit exclusif ; elle les a faits fonctionnaires publics, c'est-à-dire inviolables. Dans des leçons plus ou moins intelligibles, dans des livres plus ou moins érudits, ils s'évertuent à prouver au monde qu'il s'est fait tout seul, à l'homme qu'il est tout puissant, à l'âme qu'elle n'existe pas, à l'intelligence qu'elle est matière. Ils accomodent cette conclusion nécessaire et désirée avec des faits scientifiques plus ou moins liés à elle, avec un style plus lourd ou plus léger, mais toujours avec ces quelques mots inévitables et décisifs, si propres à éacher le vide de la pensée et à



amener une conclusion que l'on serait embarrassé d'amener autrement : le progrès, la raison humaine, la société moderne, l'avenir. Les personnages qui, à l'heure qu'il est, sont en France les titulaires de cette fonction publique, ont décidé unanimement qu'ils sont la science et la critique, et que la science et la critique, indiscutables aux vulgaires humains, ne doivent à ceux-ci aucun compte de leurs procédés.

Or, cette outrecuidance pédantesque ne serait que risible, si bien des gens ne trouvaient leur compte à l'accepter. Ces docteurs, à vrai dire, n'ont ni des auditeurs bien nombreux ni des lecteurs bien convaincus. Mais ils ont parlé ; la science et la critique ont parlé ; on le sait, même sans les avoir entendus, et, plein de confiance en leur parole, on tient pour certain que l'arrêt est irrévocable, qu'il n'y a plus de religion, plus d'âme, plus de Dieu ; que la science et la critique se sont prononcées unanimement, et, quoi qu'il en puisse coûter il faut obéir : il y a jugement. Comment, simple et ignorant que l'on est, ne pas s'en rapporter à de si savants hommes, même sans les lire ? Des journaux qu'on lit, faisant écho à des livres qu'on ne lit pas, déclarent aussi que la cause est gagnée et le répètent d'autant plus à leur aise que le métier d'un journal est de répéter, non de prouver. A la suite des journaux, des milliers d'hommes qui les lisent, ou même qui ne les lisent pas, acceptent avec reconnaissance ou subissent avec docilité cet arrêt qu'ils ne connaissent que par ouï dire. Un plus grand nombre encore, ne poussant pas même l'étude et la réflexion aussi loin, décide que ce ne sont pas là des questions auxquelles il faille songer, qu'on n'en a pas le temps, qu'on a son pain à gagner ou sa fortune à faire, que c'est le fait des savants d'élucider, s'ils le peuvent, ces questions abstruses dont l'obscurité se reproduit dans l'obscurité de leurs écrits. A eux d'y penser, on leur laisse ce soin, et, les chargeant mentalement de résoudre pour nous le problème de nos destinées, on va du berceau à la tombe sans s'être une fois demandé sérieusement s'il y a un Dieu ou non, s'il y a une âme ou non, s'il y a une morale ou non.

Pauvres insensés que nous sommes ! Mais la vérité est près de nous. Nous avons en nous "la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (1)." Ces prétendus savants (car dans aucun

(1) Joan. 1, 9.

ordre de science, ce ne sont les hommes vraiment éminents (1), n'en savent pas plus que nous ; ou plutôt ils en savent moins que nous ; car l'homme qui a aiguisé son esprit, mais en le faussant, en sait moins que l'homme qui l'a conservé dans sa simplicité, mais dans sa rectitude première. Leurs livres, leurs cornues, leurs alambics, leurs scalpels ne font rien à l'affaire. Quand je trouve dans mon cœur le besoin de prier Dieu, que m'importe qu'au nom de l'angle facial du singe ou d'un tibia fossile trouvé dans un terrain tertiaire, on me défende de prier ?

Soyons francs du reste. Ce n'est pas la science dont nous subissons ainsi l'autorité. Si ce qui nous guide était le respect de la science, nous irions demander leur avis aux vrais et aux plus éminents représentants de la science. Non ce n'est chez nous ni modestie, ni respect pour la science, ni amour de la science. C'est calcul d'inertie, c'est paresse à penser ; c'est peur de trouver, si nous fouillions trop avant, le contraire de ce que nous voudrions trouver. Nous nous interdisons de réfléchir parce que nous pressentons la conclusion et que nous en avons peur ; nous évitons de nous interroger nous-mêmes parce que nous soupçonnons la réponse. Nous aimons mieux interroger une prétendue science qui est par avance notre complice et qui nous fournit, pour nous dispenser de réfléchir, des raisons que nous ne prenons pas même la peine de comprendre.

Voilà la grande plaie de notre siècle : l'horreur de la pensée (2). On n'est pas précisément athée, on se fâche même quand on s'entend appeler de ce nom. On n'est pas matérialiste ; quoiqu'on ne sache pas toujours bien ce que c'est, c'est un nom qui répugne et un sale vêtement dont on n'aime pas à s'affubler. Mais on vit et on agit comme si on était athée et matérialiste ; on supprime machinalement de sa vie et de la vie commune tout ce que le matérialiste et l'athée en suppriment logiquement. Pourquoi ? parce qu'on ne veut pas penser ; parce que l'esprit, matérialisé sinon matérialiste, répu-

(1) Remarquez que depuis cinquante ans, les plus grands noms de la science ont été portés par des croyants, sinon chrétiens, du moins théistes et spiritualistes. Ainsi Cauchy, Ampère, Flourens, Biot, de Blainville, Gratiolet, Faraday, Récamier, Thénard, etc. Nous reviendrons sur ce sujet et montrerons que lorsqu'on considère la science prise en masse comme hostile à la vérité religieuse, on la calomnie.

(2) " Toute la terre est désolée parce qu'il n'est pas un homme qui réfléchisse en son cœur." Jérémie XII, 11. Et Fénelon : " On manque encore plus de raison que de religion ; très peu d'hommes peuvent suivre leur raison jusqu'au bout ; de là tant d'erreurs et tant de maux." *Lettre V<sup>e</sup>me sur la religion.*

gne à toute recherche d'une nature un peu élevée, à toute étude tant soit peu dégagée des impressions des sens ; parce qu'après avoir dit autrefois et dit à l'excès : " Pensez, examinez, discutez, philosophiez," on se dit au contraire aujourd'hui : " Ne pensons plus, n'examinons plus, ne discutons plus, ne philosophons plus. La philosophie pouvait être en honneur, il y a cent ans ; aujourd'hui elle est passée de mode et rien n'est plus discrédité qu'elle. Non, soyons positifs ; ne nous occupons que de ce qui se voit et se touche, de ce qui s'offre à nous palpable, grossier, brutal, de ce qui satisfait les besoins du corps et n'exige aucun effort de l'esprit. Au nom des faits, guerre à l'idée ! au nom de la matière, guerre à l'esprit ! " Et en effet quand on parcourt certains petits journaux, pâture habituelle du grand nombre, on juge que l'esprit qui autrefois, disait-on, courait les rues, se tient bien discrètement caché aujourd'hui.

Et c'est ainsi que l'homme se dénature, qu'il fausse les conditions de son être, qu'il fait violence à son esprit, qu'il impose silence aux besoins de son âme. Néanmoins, malgré nous, malgré tout, malgré les partis pris, nous avons besoin de Dieu. Notre âme a besoin de lumière, a besoin de consolation, a besoin de prière, comme notre corps a besoin de pain. C'est son propre aliment que l'homme se refuse à lui-même ; et aussi ne faut-il pas s'étonner s'il s'étiole, et si, de l'avis de tous, la vie morale est défailante comme la vie physique l'est en temps de famine. Certes, le sauvage est bien autrement dominé que nous par les nécessités corporelles. Il n'en est pas moins vrai que la pensée du grand Esprit s'impose à lui ; il ne sait ni ne veut se soustraire à cette évidence ; il ne se refuse tout-à-coup ni la notion d'une loi venue d'en haut, ni la prière, ni l'espérance ; il se donne cet aliment de l'âme, il se le donne tel qu'il peut se le donner, pauvre, chétif impur, mais il ne se le refuse pas. C'est aux civilisés de nos jours qu'était réservé d'inventer ce blocus de l'âme, qui ne laisse parvenir à elle rien de ce qui la nourrit, pas une croyance, pas une règle de sa vie, pas une prière. Moins contraints que n'est le sauvage par les exigences de la vie physique, nous leur donnons néanmoins et tout notre temps et toute notre pensée ; et nous sacrifions les besoins de notre âme aux voluptés corporelles, tandis que le sauvage ne les sacrifie pas tout à fait même à la faim et à la soif. Et cela, ce n'est pas impuissance, mais volonté ; c'est un parti pris injustifiable, qui n'a pas de motif ou qui n'avoue pas ses motifs, qui n'a pas de raison, qui a tout au plus un intérêt (et quel intérêt ?), qui n'a pas d'excuse si ce n'est que

tous en font autant ; et ainsi tous seraient innocents, parce que tous sont coupables !

Et non seulement on se fait violence à soi-même, mais encore à autrui. On lui fait violence par l'exemple, par l'éducation, par l'autorité. On refuse à cette âme ce que tant d'autres âmes possèdent et dont elles jouissent. On lui refuse la prière sans s'être jamais demandé quel est le fondement de la prière. On lui refuse Dieu tout en admettant en général qu'il y a un Dieu. On s'est si sévèrement interdit d'examiner, qu'à celui qui vous demande si vous croyez en Dieu, on répond volontiers que sa question est indiscreète et inconvenante. Tant on craint d'être troublé dans son ignorance et son incurie ! Tant la décision est prise de fermer ses yeux, de boucher ses oreilles, de ne pas connaître ! On ne nie pas, on ne rejette pas, on n'admet pas ; on n'a pas même ce qui s'appelle un doute réfléchi. Non, on ne sait pas et on ne veut pas savoir, on ne pense pas et on ne veut pas penser. On demandait à un malfaiteur et à un malfaiteur lettré, s'il ne craignait pas la vie future. " Je n'ai jamais voulu y penser," répondait-il. Ce mot de Lacenaire est le mot de notre siècle. En vérité, sur mille hommes vivant sans aucune croyance avouée, y en a-t-il un seul qui puisse dire : J'ai examiné ?

Et c'est le siècle, dit-on, de la libre pensée ! Libre pensée ! Jamais pensée ne fut moins libre que la vôtre. Un demi-savant que vous ne connaissez pas, que vous n'avez peut-être ni lu ni entendu, a démonté quelques squelettes pour prouver que l'homme est un singe. Les abrégiateurs et les vulgarisateurs répètent que l'homme est un singe ; votre journal vous dit, sans expliquer pourquoi (il n'en a pas le temps), que l'homme est un singe ; et vous trouvez plus commode, selon l'expression triviale, de le croire que d'aller y voir, plus commode de ne pas étudier et surtout de ne pas réfléchir, plus commode en un mot (et cela par cette raison qu'à un singe aucune morale ne peut s'imposer), de prononcer que l'homme est un singe. Et ainsi du reste ; et ainsi de toutes les négations qui peuvent se produire, que votre paresse accueille, que votre égoïsme bénit, que votre crédulité érige en lieux communs indiscutables. N'est ce pas là, si jamais elle fut au monde, la servitude de la pensée ? Incrédules, combien vous êtes crédules ! Esprits forts, combien vous êtes de faibles esprits ! Libres, penseurs, combien votre pensée est esclave ! Combien vous êtes peu libres et combien vous pensez peu !

" Mais, dira-t-on puisqu'il y a un parti pris, quelle est l'origine de

ce parti pris ? Le petit nombre a entraîné le plus grand ; mais qui a décidé le petit nombre ? Une violence a été faite à la raison, au bon sens, à la nature humaine ; quelle est la cause première de cette violence ? ”

La cause hélas ! ne la savez-vous pas ? ne savez-vous pas de quels instincts la science négative s'est faite, sciemment ou à son insu, la servante ? Ne savez-vous pas en quoi Dieu, l'âme, la loi divine, la morale sont choses qui nous gênent et dont par moments nous souhaitons être débarrassés ? N'en disons pas davantage, mais demandons au Livre de la Sagesse quelles dispositions de l'âme nous éloignent de la foi en Dieu, quelles dispositions nous en rapprochent.

“ Aimez la justice, vous qui jugez la terre ” ; (et ceci s'applique aux princes de la science comme aux autres princes) “ pensez au Seigneur selon sa bonté et cherchez-le dans la simplicité de votre cœur.

“ Car il se laisse trouver par ceux qui ne se méfient pas de lui et il apparaît à ceux qui ont confiance en lui.

“ Les pensées perverses séparent de Dieu ; mais la vertu éprouvée convainc les plus insensés.

“ Car la sagesse n'entrera pas dans l'âme malvaillante et elle n'habitera pas un corps soumis au péché (1) ” .

Terminons par ce mot de Jean-Jacques Rousseau : “ Mon fils, tenez votre âme en état de souhaiter qu'il y ait un Dieu et vous n'en douterez jamais ” .

## § V

Si elle méconnaissait ces vérités, que deviendrait l'âme humaine ?

Je persiste donc, quel que soit l'entraînement contraire parmi ceux qui ne réfléchissent pas, je persiste à écouter la voix que j'ai entendue en moi-même, à suivre la leçon que j'ai lue au fond de mon cœur. Je crois que j'ai au dessus de moi une intelligence souveraine, immortelle, universelle ; que je dois attendre d'elle la lumière, le soutien, la règle de ma vie. Mais, pour m'assurer une fois de plus si je fais bien ou mal en pensant ainsi, ne puis-je me demander ce que cette croyance mise en pratique fera de moi, ce qu'en ferait la résolution contraire ?

Sans doute pour avoir reconnu cette vérité, je ne serai à l'abri, ni

(1) Sap. 1, 15.

de toutes les peines, ni de toutes les infirmités, ni de tous les soucis, même de tous les vices et de toutes les fautes. Mais au moins ne resterai-je pas sans quelque appui, sans quelque dédommagement, sans quelque consolation, et, je dirai surtout, sans quelque chose qui me relève et empêche ma pensée de séjourner éternellement dans les bas-fonds de la condition terrestre. Je saurai que je vis sous une loi immortelle et sous un Maître immortel. Mes soixante ou quatre-vingts ans d'existence terrestre et le coin de terre que j'habite ne seront pas pour moi des limites infranchissables ; l'infini du temps et l'infini de l'espace s'ouvriront devant moi. Le souterrain de la vie humaine ne sera plus que la prison momentanée de mon corps, il ne retiendra pas mon âme. Mon imagination, mon intelligence, mon cœur pourront prendre un libre essor vers des régions plus belles. Entre le sommeil et le labeur du matin, entre le labeur du soir et le sommeil, je me placerai en esprit dans cette sphère supérieure où ma pensée aura toujours un libre accès. J'y retremperai et j'y rafraîchirai mon âme. Comme d'autres, je travaillerai pour la nourriture de mon corps ; mais je travaillerai avec plus de courage, en pensant que je m'assure un double salaire et gagne doublement ma vie. Comme d'autres, je jouirai du fruit de mon labeur ; mais je ne cueillerai pas le don sans invoquer et sans remercier le Donateur. Je pourrai même avoir des jours marqués où le réveil de mon âme sera plus complet encore, où je m'accorderai plus de temps pour secouer la poussière des soucis terrestres et habiter la sphère où je puise la consolation et le courage. Ma vie, comme toute vie humaine, aura de ces jours qui ne sont pas prévus, les jours des grandes joies et plus souvent de les jours des grandes douleurs ; mais, ces jours-là, je ne serai pas seul pour porter, soit ma joie soit ma douleur ; ces jours-là, je me demanderai quel écho de la terre va retentir dans les régions célestes, et je me dirai que là haut ma joie est bénie et que là haut ma douleur sera consolée. Et, quand viendra le dernier jour, ce jour sera pour moi celui du départ vers une contrée déjà entrevue et depuis longtemps désirée ; quoique le départ puisse être douloureux et la séparation amère, tout cependant ne sera pas ténèbres, tout ne sera pas sujet d'épouvante ; et, dans cette nuit de la mort, il se lèvera pour moi une lumière qui me dirigera, me rassurera, m'attirera même. Ainsi mon existence se sera passée, moitié sans doute dans les infirmités et les abaissements de la vie terrestre, mais moitié aussi dans les grandeurs et les consolations d'une vie supérieure. Je ne serai jamais si bas que je ne puisse regarder en haut. Je ne serai

jamais dans un si noir cachot que je n'entrevois le jour. Comme une montagne dont le sommet dépasse les nuages, je tiendrai toujours par la cime de ma pensée, par la partie dominante de mon être, à quelque chose de supérieur, de lumineux, de grand, d'infini, en un mot, à Dieu.

Mais, si je prétends suivre la voie contraire, je n'éviterai pas davantage les infirmités, les peines, les angoisses, les égarements de la vie terrestre. Seulement la vie terrestre me sera tout. Mon demi-siècle environ d'existence sur la terre et l'espace plus ou moins borné que peuvent parcourir mes pas, voilà le cercle dans lequel une muraille d'airain me tiendra enfermé. Voilà la prison non-seulement de mon corps, mais de ma pensée. Au delà, il me sera interdit de rien chercher, de rien désirer, de rien entrevoir. Quand je secouerais le sommeil de la nuit, je ne me sentirai pas, comme le poète païen (1), averti par la seule conformation de mon corps de porter en haut mes regards ; mais corrigeant ce qu'il faudra que j'appelle une imperfection de ma nature, je regarderai en bas, je me hâterai de demander mon pain à la terre. Puis je me jetterai dans les occupations, souvent nécessaires, mais quelquefois si inutiles, si puériles, si vulgaires, si égoïstes de la vie humaine. Je les continuerai tout le jour en les mêlant de quelques plaisirs insipides ; et, la nuit venue, j'ensevelirai mon âme dans le sommeil sans l'avoir nourrie d'autre chose que des soucis et des voluptés de la vie animale.

(1) Tout le monde connaît les vers d'Ovide où il parle de l'homme fait par Prométhée à l'image des dieux, et qui, seul parmi les animaux, a le visage tourné vers le ciel :

Finit in effigiem moderantùm cuncta deorum ;  
Pronaque quum spectent animalia cetera terram,  
Os homini sublime dedit, cœlum que tueri  
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

(Ovid. *Métamorph.* 1)

Ce signe de la supériorité de l'homme avait frappé les anciens : " Dieu, dit Cicéron, ayant fait sortir les hommes de la terre, les a fait droits et élevés, (*celsos et rectos*) afin que, regardant le ciel, ils puissent connaître les dieux. Car les hommes ne sont pas sur la terre comme de simples habitants, mais comme spectateurs des choses célestes dont le spectacle n'est donné à aucune autre espèce animale. " (*De natura deorum* II, 5, 6.) Xénophon en dit autant (*Memorab.* I, 4.) Citons encore Lactance ; après avoir rapporté le passage d'Ovide, il ajoute : " Aussi les Grecs ont-ils appelé l'homme *anthropos* parce qu'il regarde en haut " (*anti ôps*, regard en face ; nous ne prétendons pas justifier cette étymologie). " Ils se dégradent donc eux-mêmes, ils abdiquent le nom d'homme, ceux qui ne regardent pas en haut, mais en bas..... Les oiseaux voient le ciel ; mais à nous seuls il a été donné de le regarder, debout et arrêtés, afin d'y chercher notre religion, afin d'apprendre à contempler des yeux de l'âme Dieu que nous ne voyons jamais et dont le ciel est la demeure..." (*Institut. divin.* II, 1.)

(A continuer.)

## PARENTS PAUVRES

---

La soirée était froide et la neige couvrait les rues, la vraie neige de Londres, à moitié fondue, piétinée, souillée de boue. Je me la rappelais bien cette neige, quoique quinze années se fussent écoulées depuis la dernière fois que j'avais vu sa triste mine. Elle était là, dans les mêmes ornières, tendant anx passants les mêmes pièges sur les trottoirs. Arrivé depuis quelques heures seulement de l'Amérique du Sud, via Southampton, et assis dans ma chambre de l'hôtel Morley, Charing-Cross, je regardais mélancoliquement les fontaines de la place, puis j'arpentais la pièce d'un pas irrité et, violemment, je faisais de mon mieux pour me sentir content de n'être plus errant sur la terre, de rentrer enfin pour de bon dans mon pays.

J'attisai le feu et, à travers les charbons, je jetai un long regard sur ma vie passée. Je me rappelai combien mon enfance avait été empoisonnée par la dépendance ; je me rappelai que mon riche et respectable oncle dont la passion dominante était la vaine gloire avait considéré mon existence comme un embarras, non pas seulement parce qu'il était obligé d'ouvrir sa bourse pour payer mes vêtements et mon éducation, mais surtout parce qu'il pensait qu'une fois devenu homme, je ne jetterais sur son nom aucun éclat ; je me rappelai que, — dans ces jours-là, — j'avais le sentiment du beau et une sorte de tendresse de cœur presque féminine qu'on avait parfaitement réussi à détruire, au moyen de nombreuses railleries. Je me rappelai le soulagement à peine dissimulé qu'avait éprouvé mon oncle lorsque j'avais pris la résolution d'aller au loin chercher fortune, le froid adieu de mon unique cousin et mes propres adieux à l'Angleterre, adieux si tristes, si plein d'amertume, à peine adoucis par l'espoir impatient qui me consumait plus qu'il ne me soutenait, l'espoir d'un nom, d'une fortune acquise par mes efforts personnels et au moyen desquels, j'arracherais à ceux qui me méprisaient aujourd'hui l'estime qu'ils me refusaient.

Toujours assis près du feu, je sonnai : un domestique se présenta. C'était un vieillard dont je me rappelais la figure, et je lui posai quelques questions..... Oui, il connaissait M. Georges Rutland,



il se souvenait que, bien des années auparavant, il descendait à Morley quand il venait à Londres. Le vieux M. Rutland y était toujours descendu, mais M. Georges était maintenant un trop grand personnage pour Morley. La famille Rutland venait toujours à Londres au printemps : mais, en cette saison, on pouvait être à peu près sûr que leur adresse serait : " Rutland-Hall, Kent " .

J'avais obtenu tous les renseignements que je désirais et je me mis tout de suite à écrire une lettre.

" Cher Georges. J'imagine que la vue de mon écriture vous causera une surprise égale à celle que vous ressentiriez si un mort vous apparaissait. Vous le savez, j'ai toujours été un bon à rien, et je n'ai pas encore eu l'esprit de mourir. Je suis honteux de ne pouvoir vous annoncer que je reviens dans mon pays avec ma fortune faite, mais la malechance s'attache quelquefois à ceux qui travaillent le plus et qui ont les meilleurs intentions. Je suis encore jeune, bien que j'aie pu perdre quinze des meilleures années de ma vie et je suis prêt à entreprendre n'importe quelle occupation honorable. Après être resté si longtemps éloigné de son pays et de sa famille, on aspire à l'étreinte d'une main amie. Je n'attendrai pas de réponse, je partirai pour Rutland-Hall après-demain et j'arriverai, je pense, vers l'heure du dîner. Vous voyez que je me regarde comme assuré de votre hospitalité pendant quelques semaines jusqu'à ce que j'aie eu le temps de regarder autour de moi.

" Je suis, cher Georges,

"Votre cousin et vieil ami.

Guy RUTLAND. "

Je pliai cette missive et je la mis sous enveloppe.

— Je découvrirai une fois pour toutes de quoi ils sont faits, me dis-je complaisamment tout en écrivant l'adresse : " Georges Rutland, esq. Rutland-Hall, Kent. "

Ce fut vers sept heures, par une soirée glaciale, que j'arrivai à l'entrée imposante de Rutland-Hall. Aucun cousin Georges ne s'élança à ma rencontre.

— C'est naturel, pensai-je, je ne suis pas accoutumé aux manières réservées de ce pays; il me guette sur le paillason derrière la porte.

Un personnage solennel me fit entrer aussi tranquillement, aussi machinalement que si mon retour dans mon pays et ma famille se fût régulièrement passé sous ses yeux tous les jours de sa vie,

Il m'introduisit dans un vaste hall, mais aucun paillason ne supportait les pieds impatients du maître de maison.

— Ah ! me dis-je, ceci même serait peut-être contre l'étiquette. Sans nul doute, il piaffe sur le tapis de foyer, dans le salon, et j'ai à peine le temps de me rendre présentable avant le dîner.

Donc me soumettant aux circonstances, je suivis docilement un guide qui offrit de me conduire à la chambre que l'on m'avait destinée. Il me fallut parcourir une distance considérable avant d'y arriver.

— C'est drôle ! observai-je en moi-même quand j'y parvins enfin, je m'étais attendu à trouver les chambres d'une pareille maison plus élégamment arrangées que celle-ci !

Je fis ma toilette, et m'abandonnant de nouveau à mon guide, je fus conduit à la porte du salon. Pendant tout le temps que j'avais mis à descendre l'escalier, j'avais répété des phrases agréables dont je voulais saluer mes cousins. Je ne suis pas un homme brillant, mais je réussis quelquefois à plaire quand j'essaie, et en cette occasion, j'avais le désir de faire de mon mieux.

La porte du salon était tout au bout du hall, et mon arrivée avait fait si peu de bruit, que mes hôtes ne devaient guère connaître ma présence dans leur maison. Je comptais leur faire une surprise. La porte du salon s'ouvrit, puis se referma sur moi.... je regardai et je vis.... les ténèbres et rien autre. Ah, si, il y avait autre chose : il y avait un grand feu qui envoyait au milieu de l'obscurité des fusées de lumière tourbillonnante, et, devant ce feu, recevant en plein sa chaleur et son éclat, une petite personne était allongée dans un fauteuil. C'était une jeune fille âgée à ce qu'il me sembla, de quinze à seize ans environ, vêtue d'une pauvre robe noire trop courte et qui, évidemment, était en train de s'abîmer les yeux en lisant à la clarté du foyer. Etendue, la tête renversée la masse de ses cheveux blonds et bouclés rejetée sur le coussin de velours, elle tenait son livre en l'air pour recevoir la lumière ; — elle jouissait de la solitude et ne rêvait guère à une interruption.

Sa lecture l'absorbait à tel point, la porte s'était ouverte et refermée si silencieusement et le salon était si vaste, que je fus obligé de faire du bruit pour attirer son attention. Elle eut un brusque sursaut, et leva la tête avec une expression de frayeur nerveuse. Laisant tomber son livre, elle se redressa et étendit la main pour saisir un objet appuyé contre son fauteuil et que je n'avais pas aperçu : une béquille à l'aide de laquelle elle se sou-

leva et se mit debout devant moi. La pauvre petite était infirme, elle avait deux béquilles.

Je me présentai moi-même ; elle sembla rassurée. Elle me pria de m'asseoir en prenant un petit air posé de personne qui est chez elle, mais ce ton ne parraissait pas lui être naturel ; elle ramassa son livre qu'elle mit sur ses genoux, tira des profondeurs de la chaise un filet dans lequel, — tout en rougissant, elle rassembla les boucles de ses cheveux. Puis elle resta immobile, gardant cependant la main posée sur ses béquilles comme toute prête à s'enfuir et à me laisser à mes propres ressources, en cas d'une alerte.

— Thomson croyait qu'il n'y avait personne au salon, dit-elle, — elle semblait anxieuse d'expliquer sa présence en ce lieu — je reste toujours à la *nursery*, excepté quelquefois, quand tout le monde est sorti et que je peux avoir cette pièce à moi toute seule. Alors j'aime à venir lire ici.

— M. Rutland n'est pas à la maison ? demandai-je.

— Non, ils dînent tous dehors.

— Vraiment ? votre papa n'a peut-être pas reçu ma lettre ?

Elle devint cramoisie.

— Je ne suis pas une miss Rutland, dit-elle, je m'appelle Lizzie Ray. Je suis orpheline, mon père était un ami de M. Rutland, il prend soin de moi par charité,

Ce dernier mot fut prononcé avec un certain tremblement contenu de sa lèvre, mais elle poursuivit :

— Je ne sais rien de la lettre, mais j'ai entendu dire qu'on attendait un monsieur. Pourtant, je ne croyais pas que c'était ce soir, puisqu'ils sont tous sortis.

— C'était logique, pensai-je, et, là-dessus, je me mis à réfléchir sur l'accueil empressé que je trouvais chez mon affectueux cousin Georges. Si j'étais le monsieur attendu, on avait dû recevoir ma lettre et j'y avais formellement annoncé le jour et l'heure de mon arrivée. Ah ! Georges, mon cher ami, dis-je à part moi, vous n'avez changé en rien.

Parvenu à cette phase de mes réflexions, je levai les yeux et je rencontraï, fixé sur moi, le regard observateur de deux grands yeux gris et pénétrants. Ma petite hôtesse d'une heure me considérait avec une expression si singulièrement lisible que je ne pus m'empêcher de la traduire et de m'en amuser. Elle disait clairement :

— Vous venez ici avec des espérances qui ne se réaliseront pas. Bien des humiliations vous attendent. Je m'étonne que vous soyez

venu. Si je me trouvais une fois hors de ces portes, je n'y rentrerais plus. Si je connaissais une route qui conduisît dans le monde d'où vous arrivez, je me mettrais bravement en chemin avec mes béquilles. Non, pas même pour le plaisir d'une heure comme celle que je viens de dérober dans ce fauteuil de velours, non, je ne resterais pas.

Comment un seul regard pouvait dire tout cela, c'est un énigme, mais il le disait. Ce langage était pour moi aussi clair que si on l'eût transmis mot pour mot à mon oreille. Peut-être, certaine lumière intérieure, allumée il y avait bien longtemps avant que cette petite orpheline fût au monde, avant que Georges Rutland fût devenu le maître de Rutland-Hall, m'aida-t-elle à déchiffrer si rapidement tout cela. Quoi qu'il en soit, certaines choses, soupçonnées seulement jusqu'à ce jour, devinrent en mon esprit des faits positifs, et un lien bizarre né de la sympathie s'établit sur-le-champ entre moi et ma compagne.

— Miss Ray, dis-je, que pensez-vous d'un homme qui, après une absence de quinze ans, a l'imprudence de revenir dans son pays sans un schelling dans sa poche ?

— Je me suis doutée de cela, dit-elle en secouant la tête et me jetant un autre regard pénétrant ; je l'ai compris quand j'ai vu qu'on vous donnait une si mauvaise chambre à coucher. On garde toutes les belles chambres pour les personnes qui arrivent la semaine prochaine. La maison sera pleine pour Noël. Cela ne sera pas possible, ajouta-t-elle d'un air méditatif.

— Qu'est-ce qui ne sera pas possible ? demandai-je.

— Que vous n'ayez pas un schelling dans votre poche. On se moquera de vous à cause de cela, et les domestiques s'en apercevront. J'ai une guinée que la vieille lady Thornton m'a donnée pour ma fête ! si vous vouliez accepter que je vous la prête, je serais très contente ; je n'en ai pas besoin du tout et vous pourriez me la rendre quand vos affaires seraient meilleures.

Elle dit cela si gravement, comme une personne qui traite une question d'argent, je que fus obligé de contenir mon envie de rire. Évidemment elle prévoyait les difficultés, les pièges qui arrêteraient mes pas pendant mon séjour à Rutland-Hall, difficultés auxquelles mes yeux plus novices seraient fermés sans doute. Je la regardais, m'amusant intérieurement de la voir là, sérieusement préoccupée de mes intérêts financiers, L'idée me vint d'entretenir cette relation singulière et confidentielle qui venait de naître spontanément entre nous. Je dis gravement :

— Je vous suis très obligé de votre proposition et je serai heureux de l'accepter. Auriez-vous par hasard la guinée sous la main ?

Elle saisit ses béquilles et sortit vivement ; bientôt après, elle revint apportant une petite bonbonnière qu'elle mit dans ma main. Je l'ouvris et j'y trouvai une guinée soigneusement enveloppée de papier de soie.

— Je voudrais que ce fût davantage, dit-elle avec regret, tandis que je mettais tranquillement dans ma poche la boîte et son contenu ; mais c'est si rare que j'aie de l'argent.

A ce moment, le personnage solennel qui m'avait déjà escorté dans mes pérégrinations annonça que mon dîner était servi.

En entrant au salon, je vis avec un profond désappointement que mon oiseau bienfaisant s'était envolé. Lizzie Ray était retournée à la *nursery*.

Le lendemain je fus présenté à la famille. En général, je la trouvai à peu près telle que je m'y attendais. Mon cousin Georges était devenu un *paterfamilias* pompeux et replet ; bien qu'il affirmât être ravi de me voir, il en était visiblement très fâché. La maman Rutland me salua à peine avec une politesse glaciale ; les jeunes demoiselles me traitèrent avec une indifférence du meilleur ton. A moins d'être fort borné, je ne pouvais manquer de voir quelle place m'était destinée à Rutland-Hall. Je devais m'asseoir au bas bout de la table ; j'étais cette chose affreuse : une personne sans importance. Georges s'amusa pendant quelques jours à me montrer ses diverses richesses, puis, quand arrivèrent des visiteurs plus considérables, il m'abandonna à mes propres ressources. Les misses Rutland me supportèrent comme escorte pendant leurs promenades à cheval jusqu'à l'apparition de cavaliers plus désirables. Quant à la maîtresse de maison, la contrariété qu'elle éprouvait de me voir installé dans son domaine pour un temps indéterminé était à peine dissimulée. Il faut dire que les Rutland étaient nouveaux dans le cercle qu'ils fréquentaient ; il ne leur convenait pas qu'un parent pauvre tombât tont à coup parmi eux les appelant "mon cousin", ma cousine", et se mettant à l'aise dans leur maison. Pour moi, je n'étais pas aveugle, bien qu'il ne me plût pas de voir rien de tout cela. Je m'arrangeais aussi confortablement que les circonstances me le permettaient, je prenais du meilleur côté les ironies et les rebuffades et je me montrais en toute occasion aussi satisfait, aussi aimable que si je me croyais le membre le plus chéri de la famille. Qu'une telle bassesse de ma part attira leur mépris, je n'avais

guère le droit de m'en plaindre ; et je ne me plaignais pas. J'acceptais cela avec le reste de leur hospitalité, et, à mesure que les jours s'écoulaient, je continuais à sourire d'un air content. La tristesse qui m'avait oppressé au moment de mon retour en Angleterre s'étais entièrement dissipée. Comment aurais-je pu éprouver autre chose qu'un bonheur suprême en me voyant entouré de mes bons parents et si généreusement hébergé sous leur toit hospitalier ?

Comme je vis que les hôtes de Rutland-Hall jouissaient d'une certaine liberté dans le choix de leurs plaisirs et l'emploi de leur temps, je me hâtai de mettre à profit ce privilège. Je choisis les compagnons et les occupations que je préférais. Ayant découvert que je n'étais pas toujours le bienvenu au salon, je parvins, par une suite d'artifices adroits, à obtenir la libre entrée de la *nursery*. Dans cette *nursery* croissaient cinq ou six jeunes rejetons de la famille Rutland. Passé une certaine heure du jour, aucun des membres plus âgés de la famille n'avait l'idée de pénétrer dans ces parages lointains. Les enfants prenaient le thé à cinq heures du soir. C'était à mon avis le moment le plus agréable de la journée, La *nurse* était une personne sérieuse qui savait apprécier un petit présent de temps en temps, et garder pour elle toute seule ses réflexions. Les enfants n'avaient rien d'attrayant, c'étaient de petits sauvages, indomptés et malfaisants. Ils conçurent pour moi une sorte d'affection parce que j'apportais quelquefois à la *nursery* divers petits cadeaux achetés pendant mes promenades solitaires, livres d'images, toupies, poupées, bonbons, acquis au moyen de la guinée de Lizzie Ray. Je laissai entendre ceci à Lizzie, un soir qu'elle assistait à la distribution, et elle hocha la tête d'un air d'approbation. Elle trouvait que je ménageais très bien mes ressources. Que de petites extravagances elle couvrit, cette guinée !

Si ma position à Rutland-Hall était peu brillante, celle de Lizzie Ray était simplement intolérable. A sa place, une âme moins courageuse eût été brisée, anéantie, une nature moins délicate, émoussée ou endurcie. Les domestiques la négligeait ouvertement, les enfants la traitaient suivant leur bon plaisir, faisant tomber sur elle le poids de leur humeur, ne lui épargnant dans leurs moments de colère ni les coups ni les propos blessants et exigeant d'elle, à tout instant, tous les services que leur caprice imaginait de demander. Nurse, la seule qui eût quelque égard pour l'orpheline, la protégeait quelquefois contre les attaques, lorsqu'elle pouvait le faire sans danger pour elle-même, mais il ne lui

était pas permis de traiter ces chéris de la seule façon qui eût pu les ramener à la raison. Quant aux principaux personnages de la famille, l'apparition passagère de Lizzie Ray, son nom seul suffisait pour troubler le calme de leur esprit. J'entendis un jour Mrs Rutland dire à une de ses fille : " Que faire de cette petite ? Si elle n'était pas infirme, on pourrait trouver le moyen de lui faire gagner son pain d'une manière quelconque, mais comme cela . . ." Un mouvement d'épaules et une certaine expression vinaigrée que le visage de cette dame savait revêtir, développèrent suffisamment l'idée que sa phrase laissait inachevée.

Et comment Lizzie Ray supportait-elle tout cela ? . . . Elle ne se plaignait ni ne se révoltait, elle ne boudait ni ne s'irritait. Sous sa robe noire usée, elle portait une petite cuirasse, faite de patience, de calme et de résolution. Lorsqu'elle était cruellement éprouvée, on ne voyait jamais sur sa petite figure grave une lâche soumission, on ne voyait pas non plus dans sa manière d'être un reproche, une protestation. Elle supportait simplement. Ses grands yeux patients, sa bouche muette et sage semblaient dire : quoi que je souffre, quoi que je sois tentée de faire, la reconnaissance entrave mes actions et met un sceau sur mes lèvres ; — je suis préservée de beaucoup de choses : c'est pourquoi je me tais.

Ce fut un ou deux jours après notre entrevue dans le salon que je vis pour la seconde fois ma petite bienfaitrice. Je la rencontrai, par hasard, une après-midi, boitillant le long d'un chemin bordé de haies qui passait derrière la maison et continuait au delà des parterres du parc et des potagers. Je découvris que ce chemin menait à une grande prairie ; — après la prairie, il y avait une colline, boisée et bien loin, derrière le versant opposé de la colline, une rivière. C'était la promenade favorite de Lizzie Ray, la seule avenue par laquelle elle échappait aux tourments de la *nursery*. Je commençai immédiatement à lui soumettre une foule de difficultés et d'embarras auxquels elle prêta l'oreille avec une crédulité parfaite exprimant sa sympathie par un signe de tête ou par un regard rapide et pénétrant, tandis que je poursuivais mon récit. Puis, quand j'eus fini, elle me donna ses petits conseils pleins de sagesse et rentra à la maison, réfléchissant, je crois, à mes affaires.

A mesure que les jours s'écoulaient et que mes parents étaient de plus en plus pris par les fêtes de l'hiver, je me trouvais de plus en plus réduit à mes seules ressources pour me procurer des distractions. De temps en temps, j'étais invité avec mes cousins et j'accep-

tais. Mais, en général, je préférais suivre mon sentiment et me tenir à l'écart de ceux que ma compagnie semblait médiocrement réjouir. Un système de corruption effrontée m'avait assuré un accueil chaleureux chez les tribus sauvages de la *nursery*. Bien des soirées me virent suivre le chemin clos de haies et Lizzie Ray boitant à côté de moi, me tenant ses petits discours simples et graves. J'avais toujours quelque nouvel embarras à lui exposer et elle était toujours prête à m'aider de ses conseils : ses sourcils se plissaient sur son front pur pendant qu'elle cherchait la solution de mes problèmes, Un jour elle s'arrêta brusquement et frappa la neige de ses petites béquilles.

— Vous devriez partir et travailler ! s'écria-t-elle. Oh ! si je pouvais, moi !

Un certain sir Harry arriva à Rutland-Hall ; je ne veux pas me donner la peine de chercher son second nom, il ne mérite pas qu'on s'en souvienne.

Ce personnage était garçon, il appartenait à une famille riche, et la maîtresse de maison surveillait ses faits et gestes avec un vif intérêt. Ce sir Harry eut la fantaisie d'aller fumer son cigare dans le chemin bordé de haies : plus d'une fois il rencontra ma petite bienfaitrice trottinant solitaire et il osa fixer le frais et joli visage abrité sous le vieux chapeau noir, il le fixa au point que les joues de Lizzie se colorèrent d'un éclat douloureux. Elle changea de route comme un lièvre poursuivi, mais sir Harry découvrit sa trace et la tourmenta de ses compliments insipides. Cette affaire vint aux oreilles de Mrs Rutland et elle fit tomber le poids de sa contrariété sur la pauvre petite sans défense. Je ne sais de quelles accusations, de quels reproches elle l'accabla pendant une longue mercuriale qu'elle lui fit en particulier, mais, ce soir-là, quand, à l'heure du thé, j'entrai dans la *nursery* avec une balle neuve pour Jack, — le le plus jeune et le moins désagréable de la troupe, — je vis, pour la première fois, le visage de Lizzie Ray cruellement assombri et portant dans ses traits rougis et gonflés la trace de larmes amères. Je n'ai pas l'intention de confier au papier certaines réflexions que je fis *sotto voce* en la contemplant ainsi défigurée.

Allons, allons, Lizzie, dis-je, pendant que Nurse s'occupait à calmer un tumulte qui venait de s'élever parce que " cousin Guy " n'avait pas apporté quelque chose à tout le monde aussi bien qu'à Jack, où est votre philosophie, ma petite maman ? Vous ne pourrez plus jamais me faire de sermons si vous me donnez de si mauvais exemples.



Lizzie ne répondit rien et continua de regarder fixement la flamme du foyer. Le coup l'avait atteinte profondément. Sir Harry et Mrs Rutland, de Rutland-Hall, en ce moment j'aurais donné beaucoup pour avoir le droit de heurter l'une contre l'autre vos deux têtes inutiles.

— Lizzie, dis-je, vous possédez au moins un ami fidèle, sinon un ami puissant.

Elle fit un de ses petits signes de tête expressifs et caractéristiques. Traduit en paroles, il signifiait : Je comprends tout cela, mais en ce moment, je ne puis pas parler.

Cependant, après quelques instants, elle s'anima un peu et alla vers la table, pour prendre sa part de thé et d'épaisses tartines de pain beurré ; moi, je me mis à raccommo-der un arc qui appartenait à Tom. Tom était un des meneurs de la tribu indisciplinée, un vrai chef sauvage.

Avant que deux jours fussent passés, je me sentis fortement enclin à caresser de ma cravache les épaules de ce jeune gentleman. Tom, un beau soir, eut la diabolique inspiration de jouer un tour à Lizzie. Il lui déroba ses béquilles et se promena à travers la *nursery* en imitant sa pauvre petite démarche boiteuse, puis, sans prendre garde aux supplications de Lizzie qui réclamait ses béquilles, il les emporta en triomphe hors de la maison et les coupa en morceaux avec une hache.

Lizzie restait assise, sans défense, au milieu de la confusion, du tapage de cette *nursery* mal dirigée. De belles journées à l'air pur et vivifiant la trouvèrent prisonnière, ses yeux pleins de désir fixés à travers les vitres, sur les jolies chemins de la campagne. Tom voyait sa patience avec la plus audacieuse indifférence ; mais pourquoi parler de Tom ? Je ne pouvais m'empêcher de croire, et je n'entends pas cesser de croire jamais, que des têtes plus âgées que celle de Tom avaient comploté la cruelle mise en cage du charmant oiseau.

L'oiseau languissait sur son perchoir, mais que s'en inquiétait ? Nurse déclara que c'était une honte et montra pour la prisonnière plus d'attention que de coutume. Mais je n'oserai affirmer dans quelle proportion cette tendresse était due aux pièces d'argent qui, de temps en temps, passaient de ma main dans la sienne. Elles venaient toutes de la guinée, naturellement. — Oh ! oui, toutes venaient de la guinée. — Il y avait encore une personne qui témoignait parfois de l'intérêt à Lizzie Ray. C'était cette lady Thornton dont la générosité m'avait indirectement pourvu d'argent de poche pendant mon séjour à Rutland-Hall. Je m'étais efforcé

de gagner la faveur de cette vieille dame, une vieille dame agréable et sympathique qui me plaisait beaucoup. Elle vint, un jour, pendant la captivité de Lizzie, pour inviter les Rutland et leurs hôtes, grands et petits, jeunes et vieux, à une fête qui devait avoir lieu chez elle, à quelques milles de Rutland-Hall. Par hasard, je me trouvais seul au salon quand elle arriva, et je saisis cette occasion pour lui raconter l'histoire des béquilles de Lizzie.

— Le méchant enfant ! dit-elle, méchant et cruel ! Il faudra qu'elle ait d'autres béquilles avant ma soirée.

— Certainement, il le faudra, dis-je avec conviction.

La vieille dame rejeta la tête en arrière, élevant son menton replet d'une façon tonte particulière et me regarda bien en face à travers ses lunettes.

— Vraiment ? fit-elle, et dites-moi, je vous prie, jeune homme, quel intérêt particulier prenez-vous donc à Lizzie Ray ?

— Oh ! dis-je en souriant, nous sommes d'excellents amis, Lizzie et moi.

— Lizzie et vous ! répéta-t-elle. Et dites-moi, savez-vous que miss Ray a dix-huit ans ?

— A-t-elle dix-huit ans ? Vraiment ? Je ne connais rien à l'âge des petites filles.

— Mais Lizzie n'est pas une petite fille, M. Guy Rutland ! je vous dis que Lizzie Ray est une femme !

Lizzie Ray une femme... Je ne pus m'empêcher de rire. Comment ! ma petite bienfaitrice, ma petite maman ! Je crains d'avoir scandalisé lady Thornton en cette circonstance, par le peu de cas que je fis de son affirmation. Christina Rutland entra majestueusement sur ces entrefaites et me tira d'embarras. Mais, plus d'une fois, dans le courant de la journée, je me mis à rire en pensant au renseignement que lady Thornton m'avait donné, Lizzie Ray une femme ! C'était absurde !

Un matin, juste huit jours avant la soirée de lady Thornton, il se passa un événement très singulier. Les principaux personnages de la famille se réunirent dans la bibliothèque avant le déjeuner pour conférer sur cette affaire. Une chose extraordinaire était arrivée de Londres à Rutland-Hall. La chose était une grande caisse adressé à Lizzie Ray ; on l'ouvrit sur-le-champ et l'on découvrit qu'elle renfermait une paire de béquilles.

Et quelles béquilles ! légères, élégantes, ornementées... des œuvres d'art en leur genre. Des tiges d'écaïlle avec des montures

d'argent d'un travail exquis et de mignons coussins de velours brodé. Les chefs de la maison étaient foudroyés. Qui a pu envoyer cela ? cette question était sur toutes les lèvres. Oui, qui ? qui, en dehors de Rutland-Hall, avait jamais entendu parler de Lizzie Ray ? Ces béquilles représentaient une somme. Je sus à quelle supposition ils s'étaient tous arrêtés d'un commun accord : ils décidèrent que le coupable devait être sir Harry. C'était une blessure pour leur orgueil et je me frottai les mains avec ravissement.

Lorsque, dans leur consternation, ils eurent bien examiné la question, ils décrétèrent que Lizzie n'aurait pas connaissance de ce présent mystérieux ; il n'était pas fait pour son usage et ne servirait qu'à lui mettre dans la tête des idées absurdes. Ainsi, malgré l'arrivée de ces belles béquilles neuves, la pauvre Lizzie restait enfermée dans la *nursery*. On cacha la caisse et son contenu et l'on ne prononça pas un mot qui pût faire soupçonner leur existence.

J'attendis quelques jours pour voir si les maîtres de la maison se relâcheraient de leur dureté, mais ce fut en vain. L'oiseau s'étiolait toujours sur son perchoir. Il semblait peu probable qu'une main amie ouvrît sa cage et lui donnât la volée. Jour après jour, Lizzie était là, assise dans la *nursery*, ourlant des tabliers pour Nurse, ou raccommodant les bas des enfants ; ses yeux pleins de regret se levaient souvent vers les fenêtres, et la privation d'air la rendait toute pâle. Pourtant jamais de révolte, jamais de plainte. Pendant ce temps les préparatifs de Noël commençaient à remuer toute la maison et les enfants étaient dans la joie à cause de la fête que donnait lady Thornton. On ne parlait dans la *nursery* que de jolies robes neuves ; il y avait d'incroyables agitations pour des rubans, des mousselines, des chiffons. . . Seule Lizzie restait silencieuse dans sa pauvre robe noire. Bientôt elle eut de l'ouvrage plein les mains, ceintures à nouer, rubans à coudre aux robes, rosettes à fixer sur des souliers. C'était une habile petite ouvrière et on lui donna du travail. Je remarquais que ces rubans aux nuances vives lui allaient très bien et je me disais que c'était dommage qu'elle n'eût pas comme les autres une jolie robe claire. Personne ne demandait : "Lizzie, qu'est-ce que vous mettrez ?" ni même : "Lizzie, est-ce que vous n'êtes pas invitée aussi ?" Personne ne semblait supposer un instant que Lizzie pût avoir envie de s'amuser avec les autres. Comment eût-elle pu aller chez lady Thornton, puisqu'elle était infirme et n'avait pas de béquilles ?

Il arriva que j'eus une course à faire à la ville la plus proche. II

était déjà tard lorsque, en m'enrevenant, j'entrai chez la meilleure couturière de l'endroit pour réclamer un paquet. Oui, le paquet était prêt : un grand carton plat. " Monsieur désirerait-il voir la jolie robe de la jeune demoiselle ? " On ouvrit la boîte et on déploya sous mes yeux un nuage d'étoffe légère. Naturellement, je serais incapable d'une description exacte. . . mais c'était quelque chose de blanc, très pur, très transparent, avec quelque chose de rose qui s'apercevait à travers. C'était de très bon goût, je l'affirmai en essayant de prendre un air connaisseur ; il n'y avait qu'un défaut. . . la robe ne serait-elle pas un peu longue pour une petite fille, demandai-je, me rappelant la personne à qui elle était destinée et dont la jupe courte, usée et reprise, n'arrivait qu'au dessus des bottines ?

— Oh ! monsieur, dit la couturière avec dignité, vous avez dit que la jeune personne avait dix-huit ans. Naturellement, nous lui avons fait des jupes longues !

La soirée était avancée quand j'arrivai à la maison. Deux voitures pleines de joyeux voyageurs venaient de s'ébranler quand je descendis au perron. Quelques minutes après, j'entrais dans la *nursery*, tenant à la main le carton de la couturière.

La chère petite Cendrillon était là, appuyant sa joue brûlante sur une de ses mains et considérant les morceaux de ruban, de dentelles, les ciseaux, les fleurs, les bouts de fil qui jonchaient le parquet autour d'elle. Elle avait eu une journée de labeur et de fatigue, et maintenant qu'on avait tiré d'elle ce qu'on voulait, on la laissait à sa solitude.

Un éclair de plaisir illumina son visage quand elle m'aperçut

— Ah ! dit-elle, je croyais que vous étiez parti avec les autres.

— Non, répondis-je, je ne suis pas parti encore, mais je vais partir. Je suis venu vous prendre.

— Moi, dit-elle toute troublée ; vous savez bien que je ne puis y aller. Quand même je pourrais marcher, je n'ai pas de robe à mettre.

— Une personne amie vous a envoyé une robe, dis-je, et je me charge de vous procurer des béquilles. Nurse, prenez cette boîte, s'il vous plaît, et faites en sorte que miss Lizzie soit prête le plus tôt possible. La voiture nous attend en bas.

D'abord, Lizzie devint très rouge, et je crus qu'elle allait éclater en sanglots, puis elle pâlit et sembla effrayée. Nurse, à laquelle j'avais glissé un superbe cadeau de Noël, tomba de suite en extase devant la jolie robe,

— Allons, Lizzie, dis-je, dépêchez-vous.

Et tremblante de crainte et de bonheur, Lizzie se laissa emmener à sa toilette.

Lorsque je revins de mon voyage d'exploration, rapportant sous mon bras mes merveilleuses béquilles d'écaille et d'argent, Lizzie était prête.

Lizzie était prête.— Ces trois petits mots tout simples signifient tant de choses, qu'il faut que je m'arrête et que j'essaie de les traduire : ils ne signifient pas que Lizzie, l'enfant que j'appellais ma petite bienfaitrice, ma petite maman, avait mis une jolie toilette et était habillée pour une partie de plaisir comme d'autres enfants.— Non, ils signifient que, lorsque je revins, je trouvai devant le feu de la *nursery* une belle jeune fille, vêtue d'une longue robe légère, couleur de rose pâle. Quand elle tourna la tête, je vis que le doux visage sous ses boucles enfantines était bien le même, mais cependant, l'ancienne Lizzie Ray avait disparu et j'avais devant moi (*peccavi, lady Thornton !*) une femme ravissante.

Tous trois, nous étions ridiculement stupéfaits de la soudaine métamorphose qui venait de s'opérer. Lizzie était trop simple pour ne pas laisser voir qu'elle sentait ce changement accompli en elle, qu'elle le sentait vivement, avec une joie et un embarras étranges.

Nurse l'avait toujours tellement regardée comme une enfant, qu'elle restait là abasourdie. Quant à moi j'eus peur, d'abord, de ce que j'avais fait, ensuite je me sentis transporté de joie, puis bêtement intimidé et presque aussi embarrassé que Lizzie elle-même.

Lorsque je lui offris les béquilles, Nurse me regarda comme si elle me prenait pour un prince déguisé sortant des mille et une nuits. J'éprouvai un sentiment singulier en voyant Lizzie essayer les béquilles ; elle ne boitait plus maintenant, elle glissait plutôt sur le parquet de la *nursery*, les petits coussins de velours cachés par des flots de mousseline et de dentelles sous ses épaules rondes et blanches, et la masse légère de sa robe fraîche un peu refoulée par les brillantes tiges d'argent. Je ne sais pourquoi, en ce moment, je pensai avec une sorte de ravissement, à une guinée dans une petite bonbonnière, cachée tout au fond de la valise mesquine que j'avais jugé à propos d'apporter à Rutland-Hall.

Notre équipage nous attendait : il était trop tard pour m'arrêter sur la route dans laquelle je m'étais engagé. Nous roulâmes bientôt, Lizzie et moi, sur les chemins couverts de neige qui conduisaient chez lady Thornton, Je n'essaierai pas de raconter la suite de cette

mémorable soirée, la sensation produite par notre arrivée, l'étonnement et la colère de nos excellents cousins, ni le mélange de mécontentement et le plaisir qui se peignait sur les traits de notre bonne hôtesse. Celle-ci, bien qu'enchantée de voir sa petite favorite, trouva moyen de me glisser à l'oreille, d'une voix irritée.

— Et dites-moi, monsieur, je vous prie, comment tout ceci va-t-il finir ?

La scène était nouvelle et enchanteresse aux yeux de Lizzie, mais le sombre froncement des sourcils de Mrs Rutland lui causait un effroi qui l'empêcha de jouir de la fête. Nous sentions tous deux qu'un orage éclaterait sur nos têtes ce soir même, et nous ne nous trompions pas. Aucun membre de la famille Rutland ne nous accorda la moindre attention.

Quand vint le moment du départ, ils s'en allèrent dans leurs deux voitures, Lizzie et moi rentrâmes comme nous étions venus. Aussitôt arrivés à Rutland-Hall, nous trouvâmes le cousin Georges et sa femme qui nous attendaient dans la bibliothèque, tous deux armés jusqu'aux dents. Je vis que c'était la guerre sans quartier. Mrs Rutland saisit Lizzie dans ses griffes et l'emmena ; je restai seul avec Georges. Je n'ai pas besoin de rapporter ici tout ce qui se passa entre nous.

— Monsieur, dit-il, nous avons souffert assez longtemps votre insolente importunité. Vous quitterez cette maison demain matin.

— Cousin Georges, dis-je, ne vous mettez pas en colère ; je partirai demain, mais à une condition : c'est que Lizzie Ray pourra venir avec moi si elle le veut bien.

Il me regarda stupéfait.

— Savez-vous, dit-il, que c'est une orpheline sans le sou, seule au monde, que j'ai prise par charité ?

— Je veux en faire ma femme, répondis-je d'un ton ferme ; si j'ai été assez heureux pour gagner son cœur.

— Et après ? dit-il, avec ironie, comment comptez-vous vivre ? — De l'air du temps, ou aux dépens de vos amis ?

— Pas aux vôtres, Georges Rutland, répondis-je, le regardant dans les yeux ; écoutez-moi bien : je vous ai mis à l'épreuve, tous dans cette maison ; je vous ai passés au crible comme une poignée de blé. Je n'ai trouvé que de la paille, à l'exception d'un seul grain d'or pur qui est resté dans ma main. Je le garderai, je le conserverai précieusement, si je le puis. Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

— Fort beau ! dit Georges, fort beau ! vraiment ! Rappelez-vous

seulement qu'à dater d'aujourd'hui, je me lave les mains de vous deux : vous, Guy Rutland et elle, Lizzie Ray !

— Amen, répondis-je. Puis je lui souhaitai le bonsoir et je sortis en tournant sur mon talon.

Le lendemain, de bonne heure, je frappai à la porte de la *nursery* et je priai Nurse d'éveiller miss Lizzie et de lui demander de descendre au jardin pour me parler. Je sortis pour l'y attendre. C'était Noël, le jour de paix et de bonne volonté. Ce que j'éprouvais, tout en considérant le tranquille paysage, ne pouvait guère s'appeler la paix, et cependant je n'avais de mauvais vouloir contre aucun être vivant.

Lizzie arriva bientôt : absolument l'ancienne Lizzie, boitant le long du sentier couvert de glace : elle avait sa pauvre robe noire courte et semblait presque hontense de ses superbes béquilles neuves. Je fus soulagé quand je la vis ainsi : je me sentais timide devant la beauté délicate que j'avais révélée au monde le soir précédent. Et cependant, quand je l'examinai de plus près, je vis que ce n'était pas tout-à-fait l'ancienne Lizzie et que la Lizzie d'il y a deux jours ne reviendrait jamais, jamais. Quelque chose avait changé... était-ce en elle, en moi... en nous deux ? Je ne la demandai pas. Le changement n'était pas désagréable.

Nous errâmes dans le jardin et dans le sentier, et nous parlâmes sérieusement tout le long du chemin. En revenant je dis à ma compagne :

— Ainsi vous n'avez pas peur de mourir de faim avec moi, Lizzie ? Vous voulez bien courir cette chance.

Lizzie répondit par un de ses signes de tête expressifs.

— Alors, dis-je, allez chercher votre chapeau, nous n'attendrons même pas jusqu'au déjeuner. N'apportez pas autre chose, pas un brin de fil... il me reste encore quelques sous,—sur la guinée, vous savez—et nous aurons tout ce qu'il nous faudra.

Lizzie alla chercher son chapeau et nous partîmes ensemble. Une heure après nous étions mariés. Nous fîmes notre prière l'un près de l'autre dans l'église, puis nous retournâmes à Rutland-Hall pour dire adieu à nos cousins. Je crois qu'ils me considéraient comme un fou et elle comme une sotte. Du moins, ils pensèrent ainsi jusqu'au moment où le cousin Georges reçut un chèque que je lui envoyai le lendemain — chèque destiné à lui rembourser toutes les dépenses occasionnées par sa charité envers Lizzie Ray. Alors ils commencèrent à s'étonner et à douter. J'emmenai ma femme à l'étranger et je lui fis voir le monde. Le temps et les soins la guérirent de son infir-

mité. Rien d'étonnant à ce que ses parents l'aient à peine reconnue lorsqu'elle revint en Angleterre. Lizzie Rutland, née Ray, marchant sans béquilles et femme d'un millionnaire ! Je gagnai lady Thornton en lui envoyant la moitié d'un *bride-cake*, et la guinée merveilleuse est encore en ma possession ; je l'appelle la dot de Lizzie. Les béquilles — qui, je vous l'affirme, n'étaient pas un présent de sir Harry, — sont conservées comme curiosité de famille.

—Traduit de l'anglais.



## BIBLIOGRAPHIE.

---

LE CORRESPONDANT—paraissant le 10 et le 25 de chaque mois par livraison de 12 feuilles *Religion, Philosophie, Histoire, Politique, Littérature, Sciences, Beaux-Arts.*

La meilleure recommandation du *Correspondant* auprès des lecteurs consiste à citer les noms de quelques-uns de ses contributeurs : Mgr d'Hulst, MM. duc de Broglie, comte d'Haussonville, Claudio Jannet, Victor Fournel, Henri de Parville, Ed. Biré, etc. On s'abonne aux Bureaux, 14 rue de l'Abbaye, à Paris.

\*  
\* \*

POLYBIBLION.—*Revue bibliographique universelle ; comptes-rendus analytiques et critiques*—Philosophie, Théologie, Histoire, Belles-Lettres, etc. Chaque livraison, une tous les mois, contient un *Bulletin* des livres nouveaux que les grandes personnes et les enfants peuvent ou doivent lire, et de ceux que ni les grandes personnes ni les enfants ne peuvent lire.

Cette *Revue* d'un prix modique est utile ou plutôt nécessaire à toutes les personnes qui désirent être bien renseignées sur les publications du jour. On s'abonne chez Cadieux et Derome, 1603 rue Notre-Dame, Montréal.